

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME IV — N° 2
JUN 1925

SOMMAIRE

	Pages
Réception de M. Christophe Nyrop (Séance publique du 4 avril 1925) :	
Discours de M. Georges Doutreponl	49
Discours de M. Christophe Nyrop	79
Fondations et Concours :	
<i>Fondations :</i>	
Prix Ernest Bouvier-Parvillez	101
Prix Auguste Beernaert	101
Prix de la Société des Auteurs et Compositeurs dra- matiques	102
Prix Auguste Michot	102
Prix Eugène Schmits	103
<i>Concours :</i>	
1926 et 1927	104

SÉANCE PUBLIQUE DU 4 AVRIL 1925

RÉCEPTION DE M. CHRISTOPHE NYROP

La séance est ouverte à 3 heures.

M. Valère Gille, directeur, préside. Ont pris place au bureau : M. Christophe Nyrop ; M. Auguste Doutrepoint, vice-directeur ; M. Georges Doutrepoint, le secrétaire perpétuel.

S. M. la Reine assiste à la séance.

Discours de M. Georges Doutrepoint

Mon cher Confrère,

Un Suisse de langue française a dit ce qu'un Danois de culture française comme vous a dû penser bien souvent : « L'usage d'une même langue crée entre des peuples, séparés à d'autres égards, une patrie commune d'intelligence et d'idéal, les associe pour le rôle civilisateur, par une sorte de lien mystique et puissant ». C'est Virgile Rossel qui parle ainsi dans son *Histoire de la Littérature française hors de France*, un livre où il retrace, comme vous le savez, l'histoire de cette littérature en Suisse, en Belgique, au Canada, en Hollande, en Suède, au Danemark, en Allemagne, en Angleterre, en Orient. Dans ce livre et en divers autres de l'espèce, on voit se rencontrer des écrivains de tout genre, écrivains qui sont de chez vous, de chez nous, d'ailleurs encore, sauf de France : poètes, romanciers, critiques, savants, ils voisinent dans les mêmes pages,

parce qu'ils se confondent dans la même internationale ou la même patrie d'esprit et d'âme. Mais ils vivent là, quelque peu détachés de terre. Notre imagination se les représente, non seulement hors de France, mais hors de toute existence matérielle. Elle se les figure planant dans des régions éthérées au-dessus de tous les peuples et formant un peuple spécial. Cependant le monde spirituel où ils résident ne demeure pas toujours à l'état de ce qu'on pourrait appeler une somptueuse ou magnifique idéalité. Les affinités secrètes et abstraites qui réunissent, par exemple, Danois et Belges, grâce à « l'usage d'une même langue » — le français, — sont susceptibles de se résoudre ou de se traduire en des réalités vivantes. C'est le phénomène qui se produit en ce moment. Ne voilà-t-il pas, en effet, que vous et vos chers amis de la maison qui vous reçoit, hier concitoyens ou habitants d'un vague pays aérien, vous avez pris pied aujourd'hui sur le même sol et un sol ferme, ne voilà-t-il pas que vos mains se pressent dans un geste de réciproque et très cordiale affection !

Faut-il jurer que la joie est grande parmi ceux qui saluent leur nouveau confrère ? Non, sans doute, car, malgré votre modestie, vous vous connaissez trop de titres à notre estime pour qu'il vous semble nécessaire que nos voix fassent entendre les clameurs d'allégresse. Et pourtant, vous l'avouerai-je ? Cette joie, cette douce vision s'entoure comme d'un léger halo de tristesse. Nous vous disons tous : « Soyez le bienvenu parmi nous », mais, tandis que nous formulons le compliment sacramentel, mais très sincère, croyez-le, il se mêle à nos sentiments de bon accueil une pensée d'imprécise mélancolie. Ce compliment suppose chez ceux qui vous l'adressent des espérances qui, elles, n'ont pas chance de se résoudre ou de se traduire en de fréquentes réalités vivantes. Nous aurions désiré que vous soyez le bienvenu... très souvent, mais le Danemark qui parle français a beau constituer une province du splendide royaume

de l'esprit dont j'évoquais à l'instant la radieuse et poétique image : il n'en reste pas moins une terre lointaine, et si lointaine que nous ne pouvons nous bercer de l'illusion d'avoir en vous un membre assidu de nos séances. Oh ! je n'ignore pas qu'en nous faisant l'honneur d'entrer dans notre Compagnie, vous n'avez assumé que l'engagement d'être un membre étranger. Mais dois-je vous rappeler (vous avez déjà reçu une copie de notre bill de fondation et vous y avez lu la chose), dois-je vous rappeler qu'à ce titre vous avez plein droit d'assistance à nos réunions mensuelles ? Certes, notre Académie ne s'est point flattée d'innover en insérant cette clause dans ses dispositions réglementaires. D'autres associations du même ordre tiennent leurs portes toujours ouvertes pour leurs parents éloignés. Seulement la nôtre présente, à certain égard, un caractère particulier, et nous pourrions peut-être trouver là un peu de cette consolation dont nous avons besoin tandis que nous songeons qu'à partir d'avril 1925 vous ne serez pas tous les mois, à jour fixe, à Bruxelles. Notre association détient comme en propriété spéciale un lien mystique et puissant, qui suffirait à lui prêter une physionomie personnelle. Elle a le privilège ou le bonheur de voir ses membres étrangers et belges unis par quelque chose de plus fort que l'identité des intérêts littéraires et scientifiques, des spéculations et des recherches de l'intelligence, je veux dire : par la langue, par une même langue, la langue française. Elle garde, par elle, un contact permanent et direct avec l'extérieur. Lien puissant que celui-là et en même temps mystique ou tout au moins mystérieux et singulier, lorsqu'on y réfléchit. Un axiome politique d'aujourd'hui prétend que la langue est l'âme ou le tout d'un peuple, qu'elle forme le seul élément constitutif, l'unique signe distinctif d'une nationalité, le symbole qui représente essentiellement la patrie. Je n'en examine point la vérité ou, si l'on préfère, je n'indique pas les

mises au point qu'il appellerait. Mais toutes les discussions qui pourraient surgir à ce propos n'écarteraient pas un fait : c'est qu'il est des langues qui ont eu trop de vertus intrinsèques, trop de force de séduction pour rester confinées dans les seules limites des peuples qui en étaient les heureux dépositaires ; elles ont dépassé leurs frontières, et l'on a vu se créer, dans des espaces dont la circonférence n'est nulle part, de ces royaumes éthéréens où habitent des hommes des nationalités les plus différentes, mais ayant entre eux un principe d'union intellectuelle, parce que, en des heures, ici plus, là moins fréquentes, ils se servent des mêmes mots pour fixer leurs pensées graves, exprimer leurs joies, chanter leurs enthousiasmes, pleurer leurs deuils. Le français est l'un de ces parlars d'élite. Il apparaît comme un réseau de fils légers, ténus et souples, qui sont jetés à travers les airs, par-dessus les clôtures officielles, et qui relie des esprits, dont aucune statistique ne déterminera jamais le nombre, parce que le phénomène appartient à l'ordre des impondérables. Mais peu de choses sont cependant plus réelles, plus effectives que cette façon de vivre en commun, que le jeu perpétuel de ces fils, qui, dès qu'ils sont touchés par les mêmes mots, par les mêmes phrases, suscitent dans les milieux et les cerveaux les plus divers, les mêmes figures d'objets, les mêmes nuances de sentiments, les mêmes gammes d'impressions. Le glorieux impérialisme dont le français jouit ainsi n'offre point, on le sait, le caractère des conquêtes qui s'obtiennent par le fer et par le feu. Dans le rayonnement triomphal de cette langue, il ne se discerne rien non plus qui ferait d'elle au dehors l'*intruse*, l'étrangère ou la dame en visite, rien qui lui conférerait même l'allure d'une parisienne affairée et encombrante qui serait reçue parce qu'elle aurait forcé la consigne. Non, elle se trouve là vraiment à demeure, et chez elle ; tout naturellement, elle y tient salon : elle est de la maison. C'est une grande dame qui a de la race

et des droits acquis, des droits depuis longtemps acquis et qui semblent même imprescriptibles parce qu'ils remontent dans le passé historique des peuples étrangers presque aussi haut que ce passé même. Il s'agit d'une lointaine, d'une très lointaine hégémonie, et cette hégémonie lui vient de ces dons et de ces mérites suprêmes qui ont été mille fois célébrés et qui cependant s'analysent difficilement, — qui se sentent mieux qu'ils ne se définissent, et qu'on nomme communément : la clarté, la précision, la grâce, l'élégance de son verbe, la logique ou la structure rationnelle de sa phrase, l'éclat des propos d'art qui sont jetés à profusion dans les livres qu'elle a inspirés, la mélodieuse et captivante sonorité des chants littéraires, des airs merveilleux qui ont jailli d'elle comme d'un instrument que ne cesseraient de parcourir les doigts de virtuoses souverains.

Ainsi son emprise s'exerce-t-elle sans effort. Les amitiés lui viennent provoquées par des sympathies de goût et de pensée que le Belge de culture française est particulièrement à même de comprendre. Mais il me paraît qu'un savant qui vient de loin, comme vous, débrouillerait bien mieux que nous l'état d'âme et d'esprit où je cherche à jeter quelque lumière. C'est à vous, Monsieur, qu'il appartiendrait de montrer comment, chez les intellectuels étrangers qui sont attirés par notre langue commune, l'adhésion est acceptation spontanée, et n'est pas une contrainte pas plus qu'une gêne. C'est à vous qu'il appartiendrait de montrer pourquoi notre langue commune, malgré les assauts de ses rivales, maintient son ascendant, ou tout au moins garde une immense sphère d'action, pourquoi elle conserve ses vertus assimilatrices si souvent célébrées, pourquoi elle continue d'être une langue de complément dans toute éducation qui se veut distinguée ou soignée, une langue de haute intellectualité humaine, un parler de cour, de diplomatie et de salon, un organe de vie sociale et d'expression

littéraire, une parure de l'esprit, un sujet d'étude et un objet de beauté dans les milieux les plus divers, chez des hommes que séparent de profondes différences d'origine, bref pourquoi elle continue de demeurer entre ces milieux ou ces hommes un instrument de solidarité spirituelle ou une espèce d' « unité de mesure ».

Tout cela, vous le diriez, excellemment, car vous êtes le type représentatif, s'il en fut, de l'étranger séduit par l'harmonieux et le lumineux parler, et séduit jusqu'à l'affection enthousiaste. Vous nous faites penser à quelque voyageur curieux qui, sorti de son pays, aurait entendu au loin la « dame de la forêt », serait allé vers elle, vers sa douce chanson, aurait pénétré dans son domaine, aurait reçu d'elle, comme dans nos vieux romans français qui vous sont si familiers, une sorte de *fier baiser* et qui s'en serait retourné « plein d'usage et raison, vivre entre ses parents le reste de son âge », mais ayant toujours sur les lèvres la chaleur du souffle qui les a caressées. De vous, nous savons que, rentré au foyer natal, vous n'avez rien perdu de l'empreinte et des tendresses premières de votre patrie. Votre amour pour la princesse lointaine ne signifie pas, en quoi que ce soit, abandon de votre nationalité. Vous êtes resté Danois et vous tenez à le rester. Vous tenez à ce que la chose soit proclamée bien haut, encore que vous soyez allé vers la langue française d'un mouvement tout spontané, par une poussée toute directe, encore que vous paraissiez avoir été, de naissance, prédestiné à la servir. Aussi vous l'avez supérieurement servi, vous l'avez « illustrée » et, comme nos statuts spécifient que notre Compagnie choisira ses membres étrangers « parmi les personnalités qui ont contribué à l'illustration de la langue française » — je cite textuellement, — nous avons pensé qu'il y avait, de par le monde, peu d'étrangers mieux désignés que vous pour être des nôtres ou plus capables de nous honorer en acceptant le siège quelque

peu idéal, suivant le terme des philosophes, que nous nous permettons de vous offrir.

Dans combien de directions n'avez-vous point poussé votre intelligence investigatrice et curieuse ! Un coup d'œil rapide sur votre bibliographie nous ouvre un vaste horizon où nous voyons surgir des livres, des études de toute nature, qui, successivement, étalent devant nous les richesses de notre épopée médiévale, nous retracent, dans le plus menu détail, l'histoire de la langue française, nous initient aux lois et aux difficultés de sa prononciation, aux mystères de la vie de ses mots, nous procurent, à nous gens d'enseignement, de savantes éditions de nos vieux auteurs ainsi que des recueils pratiques de textes pour nos cours universitaires, nous fournissent des solutions étymologiques qui sont toute science et toute finesse, nous révèlent des versions inédites de contes populaires, nous transportent dans le royaume de la poésie des humbles en nous informant des traditions et des mœurs d'autrefois, nous instruisent des secrets de la métrique, fixent nos regards attentifs sur les rimes de nos trouvères, de nos classiques, de nos romantiques, de nos parnassiens, de nos symbolistes, nous amusent et nous éduquent en mettant devant nous le fruit d'enquêtes sur des thèmes aussi disparates que les suivants (permettez-moi de dire : disparates, c'est un éloge) : *La légende d'Ulysse et de Polyphème*, *La Comtesse aux trois cent soixante-cinq enfants*, *Tannhäuser au Vénusberg*, *Le Baiser et son histoire*. Votre bagage est de ceux qui « imposent », car il est à la fois Linguistique, Orthoépie, Histoire et Critique littéraire, Folklore, et il s'étend sur le Moyen Age, les Temps Modernes, l'Époque contemporaine. Mais il n'est pas que français. Il est roman ou même un peu européen, car la Provence, l'Espagne, l'Italie, la Roumanie y sont représentées par des travaux de grammaire, des tableaux de mœurs et des anthologies scolaires. Ce bagage fait donc plus qu'imposer :

il embarrasse, parce qu'il est divers, et, si mon compliment devait former la justification méthodique, raisonnée et complète du choix que l'Académie a fait en vous élisant, je serais tenu de lui donner les dimensions d'un mémoire. La tâche serait longue et, aussi, malaisée parce que vous êtes ce que nous appelions au collège un *auteur difficile*. Pour bien connaître un classique latin, il aurait fallu être de Rome. Pour bien vous connaître, il faudrait être danois, car, dans vos nombreuses études sur ce français que le Florentin du XIII^e siècle, Brunetto Latini, avait adopté pour exprimer sa pensée italienne parce que le français est « plus délectable et plus commun à toutes gens », vous vous servez également de votre langue nationale, le danois. Il est vrai que, lorsqu'on ne possède que de vagues lumières sur cette langue, on peut sortir plus ou moins de difficulté avec l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais, car vous êtes un auteur traduit en italien, en espagnol, en allemand et en anglais, traduit par vous-même et par les autres, et encore vous ne l'êtes pas complètement. Pouvons-nous espérer que vous vous traduirez un jour d'un bout à l'autre dans le langage délectable que préférait Brunetto Latini ?

Donc vous êtes un auteur difficile et un auteur divers. Votre diversité ne nous étonne pas grandement. Vous êtes du Nord et, si même le Nord n'est pas toute lumière comme au temps de Voltaire, au moins vous êtes beaucoup de lumière et beaucoup de culture. Outre que vous possédez le don des langues, vous avez cette curiosité de l'esprit qui est un signe distinctif des gens de chez vous. Souvent pour nous, qui sommes un peu du Midi ou qui croyons trop que la vraie vie de l'intelligence ne commence qu'à Paris, souvent, dis-je, il y a surprise, mais surprise joyeuse, de rencontrer des Septentrionaux lettrés. Nous ne savons pas assez qu'ils sont des spectateurs avides de tous les spectacles de vie intellectuelle qui se

jouent ailleurs, des spectateurs qui aiment de tout observer. Ce qu'ils n'apprennent pas dans leurs livres, ils vont l'apprendre sur place. Ils voyagent. Aussi, homme du Nord, vous avez vu du pays. Vous avez vu la France, la Provence, l'Italie, l'Espagne, la Roumanie.

Et pourtant, votre existence n'a rien eu de particulièrement mouvementé. Elle reste, malgré tout, dans la plus grande majorité de ses soixante-sept années, une existence d'études. Elle se résume en ces quelques lignes qui se posent au bas d'une page d'une notice biographique dans un annuaire d'Académie. En effet, quand on a dit que vous êtes né à Copenhague en 1858, qu'après vos deux périodes d'instruction humanitaire et supérieure, vous avez suivi à Paris en 1877 et 1878 les cours de maîtres tels que Gaston Paris et Paul Meyer, que vous avez conquis dans votre ville natale, en 1886, le grade de docteur ès-lettres, que votre Université vous a confié la charge de maître de conférences en 1888 et nommé professeur titulaire en 1895, que l'Institut de France vous a élu parmi ses membres associés en 1912, que notre Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts vous a mis au nombre des siens en 1919, quand on a dit cela, n'a-t-on pas dit l'essentiel de votre vie ? En dehors de votre métier d'homme d'enseignement, il n'y a point d'histoire dans votre *curriculum vitae*, il n'y a point matière à film. Etant interrogé comme Taine sur l'emploi de votre temps par un journaliste en mal de copie, vous pourriez répondre comme lui : « Ma vie, ma méthode de travail, Monsieur le rédacteur ? La voici. Je me lève à six heures du matin. Je mets mes pantouffles ; le papier de ma chambre a de petites fleurs, mon bureau est couvert de livres... J'ai bien l'honneur de vous saluer. » Votre bureau doit être couvert de livres, mais peut-être le papier de votre chambre a-t-il de grandes fleurs. En tout cas, c'est dans cette chambre qu'ont dû se passer les événements les

plus intéressants de votre vie, les plus curieux, les plus riches en sensations, les plus beaux, mais parfois aussi les plus décevants, puisqu'ils étaient les événements de l'esprit en quête de la vérité. Que d'heures difficiles quand même, écoulées devant vos livres ! Ou que de chemins parcourus inutilement à travers ces livres ! Que de pistes abandonnées ! Mais la dépense d'heures et de courses n'est pas ce qui constitue des titres à la notoriété. En toute question de productivité intellectuelle, il faut bien répéter, dans un sens renversé, le mot d'Alceste à Oronte qui, lui, n'avait mis qu'un quart d'heure à rimer son sonnet : « Le temps ne fait rien à l'affaire ! ». Dans le domaine de la philologie, comme en n'importe quelle autre activité scientifique, l'endurance ne suffit pas à créer les œuvres fortes. L'attention et l'estime des connaisseurs ne s'attachent qu'aux besognes exécutées avec maîtrise, à des besognes comme votre *Grammaire historique de la langue française*. Vous l'offrez pourtant au public dans ce simple *Avant-Propos* : « Le but de ce livre est surtout pédagogique. En l'écrivant, je me suis proposé de donner aux romanistes débutants un guide clair et pratique, aux professeurs d'Université un manuel qui pût servir de base à leurs cours et exercices. J'ai donc essayé de résumer, sous une forme aussi précise que possible, les résultats de la science moderne ». Vraiment, c'est trop de modestie pour un ouvrage aujourd'hui répandu et apprécié dans le monde entier, pour un ouvrage auquel le seul terme d'exacte évaluation qui convienne est le terme si galvaudé de monument. Allons, soyez franc, et livrez-nous donc l'aveu que vous avez dû, pour l'édifier, beaucoup chercher, beaucoup réfléchir, beaucoup faire, défaire et refaire. Mais, cet aveu, nous le posé-lons en partie. Vous avez confié au papier, qui souffre tout, une déclaration qui vous condamne. Comme quoi, il est toujours dangereux de beaucoup écrire : on risque de se contredire ! Vous nous avez, ailleurs, informé des longues médi-

tations, des marches, démarches et contremarches qu'avait nécessitées le seul groupement des facteurs si nombreux qui influencent l'évolution sémantique. Vous vouliez un système idéal qui satisfasse à toutes les exigences et qui permette d'embrasser tous les phénomènes dans leur complexité. Nous savons combien vous a coûté d'hésitations et de remaniements la division à laquelle vous vous êtes arrêté. Au surplus, quelle science personnelle serait déjà requise pour résumer ce que vous appelez « les résultats de la science moderne » ! Sont-ils assez variés, assez considérables, les progrès que la linguistique a réalisés depuis trois quarts de siècle ! Tous ces progrès, vous les avez connus, repensés en quelque sorte et complétés. Les réflexions personnelles abondent chez vous en même temps que des trouvailles qui sont votre bien propre. Vous avez contribué à préciser quelques-unes des grandes vérités qui sont les directives de la linguistique contemporaine, celle-ci, par exemple, la seule que je veuille retenir ou souligner : combien l'étude des mots est étroitement liée à celle de l'homme et de la société ! « Le langage, écrivez-vous, a pour première condition l'existence des sociétés humaines, comme son but est de permettre des relations sociales ; il n'est ni un organisme, ni un être vivant, mais une fonction, et rien d'autre. C'est pourquoi l'origine des phénomènes linguistiques est à chercher soit dans l'homme, soit dans la société... Quand il s'agit d'expliquer un fait de langage quelconque, il ne faut pas s'arrêter avant d'avoir trouvé la raison sociologique. » Et vous notez encore : « Tout changement linguistique est une manifestation de vie et reflète un changement survenu dans l'homme, dans sa pensée, ses sentiments, ou dans la société qui l'entoure ». L'on a beaucoup parlé au siècle dernier de la *vie des mots*. L'idée ou la théorie que l'on désignait par cette appellation est aujourd'hui abandonnée. Les mots ne vivent pas en eux-mêmes et par eux-mêmes, non plus que les

genres littéraires, bien que Brunctière ait dépensé des trésors d'érudition et de dialectique pour leur prêter un « animus » personnel. Les mots ne vivent point d'une vie organique et indépendante. Ils vivent de par la vie que l'homme leur fait, leur confère ou leur infuse. Ils vivent de par la signification que la collectivité leur incorpore. Vous avez pourtant intitulé l'une de vos études : *La Vie des Mots*, mais vous avez pris soin d'y montrer que la vie des mots et la vie des hommes sont une seule et même chose. Et c'est ce qu'un de vos admirateurs prenait soin, à son tour, de remarquer : « Dans les mots, derrière les mots, ce philologue aperçoit, non seulement la *vie des mots*, — ainsi qu'il a baptisé un de ses livres les plus attrayants — mais encore la vie de la pensée, la vie des hommes, la vie des peuples. A Paris, en Provence, en Roumanie, au Danemark, bien ailleurs encore, il s'est appliqué à démêler dans la langue, dans les textes, anciens et modernes, dans les traditions et les mœurs, l'évolution si variée de la vie. »

D'autres principes généraux de même nature ou de même hauteur sont mis en un lumineux relief dans vos œuvres ou par vos œuvres : comme la participation restreinte de l'initiative et de la conscience individuelles dans les créations linguistiques, la disproportion plus ou moins grande qui s'observe toujours entre le verbe parlé et la chose signifiée, le fait que le sens des mots n'existe pas en soi, n'est pas absolu, mais circonstanciel, ou dépendant des milieux, des circonstances concomitantes. Ces principes de la linguistique actuelle interviennent pour former l'armature de vos écrits ; ils s'ordonnent dans votre *Grammaire historique de la langue française* en une magistrale synthèse où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus : l'étendue et la variété des connaissances, la pénétration de l'esprit critique, le sens des nuances verbales, le bon sens, — ce bon sens que partout il faut priser, parce qu'il est qualité rare, — la netteté de la méthode, la clarté de

l'exposition. Ouvrage savant et en quelque sorte devenu populaire, votre *Grammaire* a rendu de très précieux services à la langue française : il l'a révélée dans une large mesure aux Français eux-mêmes ; il en a propagé le culte dans le monde.

Vous avez grandement mérité d'elle. Non moins grandement vous avez mérité de la science dont elle relève. Par votre savoir et par votre savoir-faire (le mot ne peut vous blesser, il est fortement élogieux sur mes lèvres), vous avez été le « bon sergent », suivant la vieille expression, de nos disciplines philologiques. Votre art d'exposer a fait que les progrès de la linguistique ont intéressé le public et qu'il a fini par permettre qu'on parle devant lui d'un philologue. Oui, Monsieur, vous êtes un philologue, et l'on ose se flatter *coram populo* d'avoir commerce avec vous. Philologue, vous l'êtes à la bonne manière, à la manière que l'on aime dans notre Compagnie. Philologue, vous êtes un homme qui s'efforce d'être plus que l'homme de ce qu'on appelle une étroite spécialité, j'entends un homme qui a la fatuité de penser (fatuité très louable) qu'il a été mis sur terre pour faire autre chose qu'exécuter la grosse besogne, le gros œuvre de l'esprit, pour faire autre chose que préparer les décors où les artistes supérieurs du bien dire étalent la noble splendeur de leurs jeux littéraires. Cet homme ne se juge pas irrémissiblement exclu du banquet de la haute vie intellectuelle ou, tout au moins, il ne veut pas y tenir l'humble emploi, le rôle muet de l'invité de province. Il ose y prendre la parole, y prononcer des sentences dites critiques, parce qu'il a l'audace de croire qu'il est des vérités littéraires qui ne sont pas simple impression, mais qui se doivent établir avec la sérénité d'intelligence et la rigueur d'observation que l'on requiert pour l'élaboration des vérités purement scientifiques. D'autre part, il se persuade que le perfectionnement du sens esthétique est lié, par de nombreuses attaches, à l'étendue des connaissances et que l'histoire des littératures

se confond avec celle des hommes et des choses, ainsi qu'avec l'étude des langues. Le domaine que dès lors il se voit dans l'obligation de parcourir, se révèle immense devant lui. De cette vision il tire cette conviction qu'il existe une science des lettres, c'est-à-dire une science du beau. Sans doute, le goût se distingue essentiellement par ce caractère que les philosophes appelleraient l'*innéité* ; mais, si l'on peut ainsi parler, il est soumis aux lois du « devenir ». Pour en accroître en nous la pureté et la solidité, nous devons le promener en toutes les directions, lui imposer des exercices d'entraînement, lui faire faire ses classes. Et l'on aurait tort de s'effaroucher de cette discipline. Le savoir et la raison ne suppriment pas la faculté de jouir. De l'association des dispositions naturelles et d'une *judiciaire* intelligemment et patiemment formée, il résulte en nous ce qui se nomme l'esprit littéraire, le sens esthétique, l'aptitude à comprendre. La littérature est un *art* : il sied qu'on arrive à la connaître et à la saisir comme *art* ou dans le mystère de ses règles créatrices.

Le philologue qui pense de la sorte, n'oublie pas que La Bruyère a peint le portrait d'un certain pédant, Hermagoras, qui ignorait tout de son temps, qui croyait Henri IV fils de Henri III, qui n'avait jamais vu Versailles, mais qui avait presque vu la tour de Babel, qui était fondé à soutenir qu'Artaxercès, roi des Perses, avait été surnommé Longuemain parce qu'il avait la main gauche plus longue que la droite. Mais que veut-on ? Le philologue, l'historien d'aujourd'hui estime qu'il peut avoir des raisons de savoir quelle fut la plus longue des mains d'Artaxercès, des raisons que la raison vulgaire ne connaît pas ou ne peut pas connaître, car cette raison ne sait pas que l'histoire, vraiment digne de ce titre, doit être toute précision en toute matière, si elle veut reconstruire de façon solide l'édifice du passé. Cette raison ne sait pas que ce qui ne s'utilise pas immédiatement n'est pas nécessairement

superflu ou perdu, que le « moindre grain de mil » recueilli aujourd'hui fera peut-être demain l'affaire de l'érudit. Seulement l'érudit des heures actuelles n'a plus les ignorances d'Hermagoras. Il est informé du nom du roi de Danemark et de celui du Président de la République Française.

Récemment, un professionnel de l'interview racontait qu'il était aller interroger M. Antoine Meillet, professeur au Collège de France, le chef de l'école linguistique française, et qu'il avait découvert dans cet érudit, dans ce savant génial, « un homme gai, alerte, l'esprit vif et l'intelligence toujours en éveil, qui se repose de la rédaction d'un article de philologie arménienne en lisant la *Nouvelle Revue Française*, la *Revue musicale*, les *Nouvelles Littéraires* ou l'*Europe Nouvelle* ». Il y a plus. L'on avait conté au rédacteur des conversations dites *Une heure avec*, que l'illustre linguiste, qui était un homme gai, avait à Paris, pendant vingt-cinq ans, suivi régulièrement les concerts. « C'était l'habitué-type, à ce point qu'un jour un peintre célèbre représentant une salle de concert et désirant faire figurer au promenoir un habitué, dessina tout naturellement la silhouette de l'homme au foulard blanc, M. Antoine Meillet » (1). Je suis mal renseigné sur vos distractions mondaines de Copenhague, mais je ne m'étonnerais nullement si l'on me disait que l'on vous rencontre souvent dans des salles de concert. Ce que je sais, de science sérieuse, c'est que vous vous intéressez aux arts plastiques, c'est que vous en avez parlé, comme vous parlez des dernières nouveautés de la librairie parisienne, dans vos cours et dans vos livres. Vous en parlez en parlant philologie. Il y a en vous un littérateur qui pense que littérature et philologie peuvent faire bon ménage entre elles ou qu'elles ne forment pas deux mondes distincts ou distants et qu'elles doivent s'entr'aider. Disons

(1) *Les Nouvelles Littéraires*, 8 novembre 1924.

mieux peut-être que la seconde n'accomplit pas une tâche ignorée de la première parce qu'indigne de la première. Si cette tâche était méprisante, si elle était celle d'un sot, c'est qu'alors il faudrait admettre que, dans le monde des littérateurs,

Les sots, depuis Adam, sont en majorité.

Réfléchissons-y. Depuis Adam, depuis l'aurore des âges, le poète, l'esthète dit créateur apparaît aux yeux de la foule comme l'homme privilégié qui n'a eu qu'à se donner la peine de naître pour être un chanteur divin, comme l'homme qui a trouvé dans son berceau des dons merveilleux et auquel il a suffi de ces dons et d'une visite de la Muse pour devenir un sublime porte-lyre ou pour que les vers de génie coulent sur le papier. Sans doute, la Muse vient à lui; mais, l'inspiration donnée, elle le quitte et alors (soyez sûr que depuis Adam les choses se sont toujours passées ainsi) le labeur commence, un labeur qui peut souvent n'être que la confection d'une patiente mosaïque. Alors, le poète cherche ses mots, il les pèse, il les compare, et voilà que le commencement de la sagesse littéraire, du bel acte poétique peut bien n'être aussi que la crainte de se tromper de termes, et voilà donc que le poète se fait momentanément, temporairement, philologue, comme l'a montré au mieux notre confrère, notre Directeur de l'an dernier, M. Jules Feller, dans un discours prononcé à huis-clos, mais dont j'aurais volontiers réclamé aujourd'hui la lecture en séance publique, si je n'avais eu à prononcer le mien.

D'accord avec beaucoup de bons esprits de sa famille, il assimilait la philologie à Cendrillon, — à Cendrillon qui pourtant est devenue la femme d'un prince. Mais Cendrillon-Philologie à laquelle lui et d'autres ont songé est une pauvre fille, injustement délaissée et qui demeure toujours, comme au début du conte de Perrault, assise dans les cendres au coin de la cheminée. Au fait, la bonne fée, la marraine ne se dérange

pas pour elle. Non, la bonne fée ne change pas pour elle d'un coup de sa baguette magique la souris en un beau cheval, les rats en de superbes automédons, les lézards en des laquais aux habits chamarrés, la citrouille en un carrosse tout doré. Nous ne la voyons pas, notre Cendrillon, nous ne la voyons pas, dans nos imaginations, qui se rend au bal magnifiquement parée et qui, ensuite, chausse la pantoufle de vair... Et pourtant, au coin de sa cheminée, elle a parfois des visions de rêve, ou elle sait s'en créer. Des livres qu'elle lit, parfois elle voit sortir des fils de rois qui épousent des bergères et surgir des chaumières qui deviennent des palais. Les mots qu'elle étudie, d'abord vulgaires cailloux que remue le marteau du géologue, se transforment en des pierres précieuses, puisque ces mots ont une âme dont elle aperçoit la beauté, la splendeur, l'éclat, puisque tous les cailloux peuvent être précieux, ainsi que l'affirme Maeterlinck dans son *Oiseau bleu* : « Toutes les pierres sont pareilles, toutes les pierres sont précieuses, mais l'homme n'en voit que quelques-unes ». Oui, il ne s'agit que de savoir regarder ! Sans aller au bal et en remuant les cendres du passé, vous avez dû être l'heureux visionnaire. Vous avez dû éprouver de ces éblouissements qui ravissent, qui enchantent l'écrivain-créateur. Ne trouve-t-on point, placés au frontispice de l'un de vos livres, ces vers de Hugo :

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant...

Où, tout puissant ! tel est le mot. Fou qui s'en joue !

Les mots, les mots, vous les avez sentis naître, s'animer ; ils vous ont raconté leur histoire, souvent leur très vieille histoire, qui était aussi l'histoire de très vieux hommes. Dans la société de ces mots et de ces hommes, vous avez goûté les joies qu'une formule mi-ironique, mi-dédaigneuse étiquette : « les joies austères du savant », mais que l'*Oiseau bleu* de notre écrivain belge pourrait ranger dans la catégorie de ses

« grandes joies », la « joie de penser », la « joie de comprendre ».

En racontant à votre tour, dans vos livres, cette très vieille histoire, vous nous avez procuré, à nous, vos confrères en philologie, une « grande joie », ou peut-être dirais-je mieux un « gros bonheur », le bonheur d'oser nous déclarer franchement, publiquement, sans nulle honte, ce que nous sommes.

Pourquoi ne l'affirmerais-je pas ici, puisque c'est ma persuasion ? Avec tels de vos ouvrages en mains (la *Sémantique* de votre *Grammaire*, ou votre *Manuel de prononciation*) on ose venir s'asseoir sous la lampe familiale et on oserait presque aller dans le monde. Je le répète : on n'est presque plus honteux d'être ce qu'on est, même devant des dames, et, pour un peu, on leur déclarerait comme Fontenelle parlant de ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* : « Je ne demande aux dames, pour tout ce système de philosophie, que la même application qu'il faut donner à la *Princesse de Clèves*, si on veut en suivre bien toute l'intrigue, et en entendre toute la beauté ». Chez vous, la linguistique, dont le vulgaire pense assez de mal encore, devient chose de haut intérêt et de séduction réelle. Vous faites de la science, mais de la science qui plaît ou qui a l'art de se présenter. L'on nous conte qu'en 1911 vous étiez appelé à faire au Collège de France trois conférences sur un sujet qui pouvait paraître un peu bien spécial : *L'euphémisme en français*, et que cependant, dès la première fois, il vint des auditeurs attirés par la curiosité, par votre renommée, par la sympathie des Parisiens pour votre pays. Le témoin que je cite, ajoute : « Quand parut l'orateur, quand il prit la parole en excellent français, on fut surpris, surpris et charmé : il y avait — malgré les verres noircis qui cachaient les yeux presque éteints par la maladie — il y avait dans ce visage au teint frais tant de vie et de souriante jeunesse ! il y avait tant de vie et d'aisance dans cette voix et dans cette pensée, claires toutes deux, souples et riches, en même temps que nettes et fermes !

Ingénieux et joliment tourné, sans rien sacrifier de l'ordonnance et de la rigueur scientifiques, l'exposé intéressait vivement tout le monde, captivait l'attention, souvent même amusait par quelque rapprochement inattendu, quelque remarque spirituelle, qui projetait sur la question un gai rayon de lumière. A la deuxième conférence, la salle était comble ; à la troisième, elle était plus que bondée, et les applaudissements de la fin prirent un caractère d'ovation ».

Vos leçons sur l'euphémisme qui enchantèrent les Parisiens, et les Parisiennes aussi, j'en suis sûr, ont dû rentrer dans le volume de votre *Grammaire* que vous n'avez pas craint d'intituler *Sémantique*. Je salue en passant l'innovation : tout un volume de 500 pages in-8 consacré, dans une Grammaire, à la sémantique, une science nouvelle et des plus attirantes, il est vrai, mais désignée d'un terme bien pédantesque, bien rébarbatif d'aspect. Vous avez contribué à la rendre attirante et à faire pénétrer son nom dans la langue usuelle. Parmi mes auditeurs, il en est qui, comme moi, ont souvenance d'une séance parlementaire où, à propos de retouches apportées au programme de l'examen d'admission à notre Ecole militaire, ce nom fut maintes fois prononcé, et il « éberlua » quelque peu nos Honorables. Je suis presque sans crainte pour la prochaine discussion de la réforme de notre enseignement supérieur devant notre Chambre des députés. Le terme peut revenir en toute sécurité. Il sera salué comme une « figure de connaissance ». Ce sera même chose bien portée de n'avoir pas le sourire en le voyant arriver et d'avoir l'air de savoir que la sémantique est l'étude du sens que les mots expriment indépendamment de leur rôle dans la phrase. Semblablement, l'on aura l'air de ne pas ignorer que l'étude des noms propres est toute une science, une science nouvelle, et qu'elle s'appelle *onomastique*. Science nouvelle, oui, par ses procédés, mais vieille après tout, de même que la sémantique. Il y a des

années, en somme, que M. Jourdain fait de la sémantique et de l'onomastique sans le savoir. Il en fait, comme nous, à table, dans nos réunions intimes, dans nos dîners priés. Il en fait quand il reçoit Dorante, mais il ne raisonne pas.

Grâces vous soient rendues, Monsieur, pour vos révélations si bien raisonnées et néanmoins agréables à entendre. Vous avez aussi le mérite d'avoir coopéré grandement à réconcilier le monde avec l'étymologie. Dans un recueil anthologique de *Philologie française*, vous reproduisez de piquantes observations de l'un de vos éminents confrères de l'Institut de France au sujet de cette vieille science et de ses dévots de jadis, des vieux étymologistes qui n'étaient guère que des fantaisistes. Vous ramenez ainsi sous nos yeux la définition mordante de Voltaire : « L'étymologiste tient peu de cas des consonnes et néglige toutes les voyelles ». Par la même occasion, vous nous faites relire l'épigramme célèbre du chevalier d'Aceilly qui, difficilement, admettait que le nom d'*alfana*, donné par l'Arioste à la jument de Gradasse, sortit du latin *equus* :

Alfana vient d'*equus*, sans doute,
 Mais il faut avouer aussi
 Qu'en venant de là jusqu'ici
 Il a bien changé sur la route.

Mais nous ne sommes plus au temps des railleries, et des railleries permises d'ailleurs. Vous pouvez reprendre pour compte la fière déclaration de ce même confrère parisien : « L'étymologie, telle qu'on l'entendait, autrefois et l'étymologie, telle qu'on la comprend de nos jours, n'ont pas plus de rapports que l'alchimie du moyen âge et la chimie moderne depuis Lavoisier. Il est à craindre cependant que quelques personnes ne conservent contre les résultats les plus assurés de la science contemporaine des préventions trop bien justifiées par la fausse science des siècles derniers ». Vous avez fait tomber bien des préven-

tions par une science qui se garde de toute fantaisie et qui est toute précision dans ses sources, toute exactitude dans ses données, toute logique dans ses déductions. Je renvoie, pour l'exemple, les héraldistes, les généalogistes et les ornithologistes à vos recherches sur des mots comme *gueules* (en blason), *bâtard* et *hibou*. Ces petites choses, disons même ces infiniment petits de la vie des mots, n'offrent évidemment d'intérêt que sous la plume d'enquêteurs aptes à voir de haut les phénomènes linguistiques ou à « ramener chaque changement à des règles générales ». Il y faut aussi un gros acquis scientifique. Vous l'avez. Vous possédez un fonds où vous pouvez puiser largement, et par là vous faites intéressant et grand. Un très ancien précepte pédagogique recommande de beaucoup citer pour mettre en valeur un écrivain. Je voudrais vous citer et même, si je ne devais être ménager de mon temps ici (un temps qui est le bien des autres), je lirais, pour la démonstration, votre étude sur les *Pronoms allocutoires*. Oh ! je pense bien qu'il y aurait quelques petits cris d'effroi à l'audition de cet intitulé rébarbatif, mais la crainte ne durerait pas, le silence règnerait bientôt, et l'on s'amuserait à vous entendre, même par ma voix, disserter sur les différentes manières de s'adresser la parole dans les langues romanes, car c'est de cela qu'il s'agit. Effectivement, il s'agit de savoir en vertu de quels principes psychologiques, de quels préceptes sociaux, de quelles lois de politesse, ou simplement de quelles habitudes et conventions l'on se dit *tu* et *vous* dans les sociétés cultivées ou les classes inférieures. Est-ce une vraie politesse de *vousoyer* ? A quoi tient l'emploi de Monsieur, Madame, Mademoiselle dans les relations ? Je dis qu'on s'amuserait parce que vous avez le talent de plaire en étant érudit et je dis également la chose parce que c'est tout un tour d'Europe qu'on accomplirait sous votre direction, car, en parlant des *Pronoms allocutoires*, vous nous entretenez successivement du français, de l'italien,

de l'espagnol et du roumain. Voici encore une variété grammaticale qui ne paraît pas faite pour vivement séduire : *Une rime d'Hérédia*. Mais tout d'abord elle porte sur une rime très énigmatique du beau sonnet *Soir de bataille* (ou *l'Imperator sanglant*) :

Le choc avait été très rude. Les tribuns
 Et les centurions, ralliant les cohortes,
 Humaient encor dans l'air, où vibraient leurs voix fortes,
 La chaleur du carnage et ses âcres parfums.
 D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts,
 Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,
 Au loin tourbillonner les archers de Phraortes.

De Phraortes ? C'est le mot mystérieux. Au moins, nous le comprenons maintenant et nous savons par vous que l'illustre parnassien, sacrifiant la vérité historique aux exigences de la rime, a substitué le nom d'un roi légendaire de Médie, Phraortes, au nom historique du roi parthe Phraates IV, l'adversaire d'Antoine, l'Imperator sanglant. Mais ce n'est pas tout ce que nous enseigne votre variété linguistique. Vous partez de là pour nous promener dans un vaste domaine de poésie où nous saluons au passage Racine, Hugo, Leconte de Lisle, Molière, Edmond Rostand, Lamartine.

Mais vous avez une autre façon de nous promener en maintes directions ou de nous faire zigzaguer dans les sens les plus divers de la matière grammaticale. Vous connaissez toute espèce de français. Votre information est des plus étendues, du côté ancien et aussi du côté moderne, même très moderne. Vous êtes renseigné sur l'argot comme un montmartrois. Vous possédez sur la littérature française du jour des lumières que vous envierait un boulevardier des plus documentés, un habitué des petites chapelles littéraires les plus récentes. Vous allez prendre les exemples qui vous sont nécessaires pour vos démonstrations lexicologiques, syntaxiques et rythmiques

dans la langue verte des alentours des Halles, dans le vocabulaire audacieusement coloré des environs du Moulin Rouge, mais sans préjudice du respect que l'on doit au lexique des harangues prononcées sous la Coupole. Vous savez que, sous la Coupole, il y a une Académie fondée par Richelieu ; vous savez qu'il y a un parler classique, un parler du grand siècle. Mais vous estimez que le règne « absolu » du grand siècle a pris fin, et que la philologie ne doit plus chercher exclusivement chez lui sa loi et ses prophètes. Elle n'en est plus, comme la grammaire de nos classes du premier âge et du collège, à tirer tous ses exemples et toutes ses applications d'une espèce de boîte de vieilles fiches que des générations de Noël et de Chapsal se sont passées consciencieusement de l'une à l'autre. Votre *Grammaire* à vous et votre *Manuel phonétique du français parlé* circulent en tous sens, parcourent tous les siècles, et c'est ainsi que vous citez tour à tour, comme le notait l'un de nos confrères, « les leçons d'orthoépie du *Bourgeois gentilhomme*, le parler des *Précieuses* ou des *Incroyables*, la métrique des chansons chatnoiresques », que vous demandez des preuves « à Labiche, à Gyp, à Georges Feydeau, à Marni, à Léon Bloy, et à bien d'autres, romanciers, vaudevillistes, chansonniers, chroniqueurs ». Ah ! oui, à bien d'autres : à Mac-Nab, à Jean Richepin, à l'auteur de la chanson à Carabi, à Charles-Henri Hirsch, Tristan Bernard, Marcel Prévost, Marcel Proust, Pierre Mille, Henri Barbusse, Radiguet, et j'imagine que votre fichier, qui est tenu à jour, nous réserve, pour de nouvelles éditions, des mots et des phrases de Francis Carco, Paul Morand, Paul Valéry, Guillaume Apollinaire, Blaise Cendrars et autres écrivains encore qui sont davantage du dernier bateau...

Vous tenez votre fichier au courant et vous y mettez un peu de tout ; vous ne jugez pas superflues dans vos livres de Grammaire, de Prononciation, d'Étymologie, l'anecdote et

l'actualité parce que vous êtes persuadé, d'accord avec les maîtres de la linguistique contemporaine, qu'une langue n'est pas, mais qu'elle *devient*. Ainsi encore, vous travaillez à renverser des préventions et des préjugés. A force de lire et d'entendre des gens bien informés comme vous l'êtes, le public finira sans doute par croire que les Académies ne sont pas que des pouvoirs impitoyablement régulateurs et conservateurs.

Je me suis permis, à l'instant, de vous comparer un peu irrespectueusement à un vieux montmartrois. Ce n'est pas qu'il soit requis d'avoir résidé sur la butte sacrée, pas plus que dans les environs du Panthéon, pour savoir toutes les choses que vous avez enseignées. Beaucoup d'entre elles vous étaient accessibles par les livres des autres. Vous pouviez les apprendre sans quitter votre Danemark. Mais vous l'avez quitté quand même et vous avez voulu aller les apprendre mieux dans la grande ville et à la grande école des maîtres qui professaient non loin du Panthéon. L'un d'eux vous a particulièrement séduit : c'est Gaston Paris, le type du spécialiste qui avait des lettres. Il me souvient encore du cri poussé par un journaliste du Boulevard au lendemain de sa réception à l'Académie française : ce spécialiste avait célébré l'œuvre de Pasteur, qu'il remplaçait, en des termes si littéraires que ce journaliste s'exclamait : « Mais ce Gaston Paris, mais ce savant est un écrivain ». De ce savant, vous avez été l'élève, et puis vous êtes devenu son ami et son confrère dans les sens les plus distingués des deux expressions : aussi, quel pieux souvenir vous avez conservé de lui ! Quelles pages émues vous avez consacrées aux soirées littéraires passées chez cet académicien-linguiste qui avait pourtant rédigé des études bien ardues : *Le rôle de l'accent latin dans la langue française*, *L'altération romane du c latin*. Il est vrai qu'il a rédigé aussi le beau livre de *Penseurs et Poètes* où revivent en des portraits inoubliables Sully-Prudhomme, Mistral, Pasteur. Il est vrai également

que, tandis qu'il se levait d'une table de travail où il venait de dresser un arbre généalogique de manuscrits, de longuement hésiter devant les variantes d'une rime d'une chanson de geste du XIII^e siècle, il pénétrait dans son salon où il recevait Dumas fils, Melchior de Vogué, Renan, Albert Sorel, Sully-Prudhomme, Gaston Boissier, le comte d'Haussonville, Albert de Mun, Berthelot, Ludovic Halévy, Bourget, Hérédia, Lavedan... Lorsqu'on sait vos attaches parisiennes, il n'y a plus matière à surprise dans le fait que vous, Danois, vous ayez écrit un *Manuel phonétique du français parlé* ou, pour dire votre titre plus simplement, un *Manuel de prononciation française*. Oh ! certes, je ne perds pas de vue que vous l'avez écrit en danois à l'usage de vos compatriotes et qu'il nous a fallu les complaisantes lumières d'un de vos amis de l'Université de Rennes pour que les gens du pays de France puissent apprendre de vous à bien prononcer leur langue ! Mais l'essentiel est qu'ils vous aient comme éducateur, même en traduction française. A certains égards, il valait mieux que vous fussiez Danois pour composer pareil traité, et je ne commets point de paradoxe facile en parlant ainsi. Un étranger était presque nécessaire pour traiter avec compétence des questions telles que celle de l'accent d'intensité. Mais quel étranger ! Un étranger très observateur et ayant beaucoup retenu de ses séjours à Paris, un étranger capable de susciter des applaudissements au Collège de France parce qu'il y parle le français avec une sûreté et une finesse de diction qui le feraient confondre avec ses collègues temporaires.

Posséder cette langue comme vous, la posséder dans une mesure où elle est un bien propre, voilà un labeur, voilà un geste intellectuel qui nous émerveille tout particulièrement, nous, habitants des bords de la Senne. La gamme de ses sons, la variété, la diversité et l'évolution du sens de ses mots, et même des plus rares, sont en vous comme si vous les aviez

acquises et, en quelque manière, respirées sur le sol et dans l'ambiance littéraire et sociale où elles sont écloses. Que dis-je ? Bien des Français et plus encore de Belges redouteraient votre commerce s'ils ne savaient que votre commerce est charmant et exempt de tout pédantisme. Ils redouteraient une conversation avec vous sur des sujets d'emploi de mots, sujets un peu précieux sans doute, mais qui reviennent souvent encore dans la vie à une époque où il n'y a plus de cours d'amour ni d'Hôtel de Rambouillet. Vous êtes dans un pays où ne sont point superflus les recueils de *dites* et *ne dites pas*, et vous comprendrez certes notre misère intellectuelle ou nos petites misères de famille. Nous pouvons bien vous en faire l'aveu. C'est une de ces confessions auxquelles on se résigne aisément ; elle n'est pas pénible, puisqu'il s'agit d'un péché national plus facile à confesser qu'une faute individuelle : l'incorrection nous guette un peu partout ; la langue française nous est rebelle ; nous ne la possédons pas d'instinct ou par droit de naissance, et souvent nous n'arrivons au droit de conquête que lentement. La possession ne s'accomplit qu'au prix d'une lutte soutenue. Sylvain van de Weyer, l'un de nos compatriotes, l'un de nos ministres plénipotentiaires qui n'est plus guère célèbre que pour avoir apposé en 1831 et en 1839 sa signature sur des papiers que nos historiens se sont longtemps obstinés à nommer des traités diplomatiques et des chartes de sécurité, Sylvain van de Weyer a dit : « Le français est la langue la plus facile à savoir mal ». Ce Belge aurait pu ajouter : « ...et la plus difficile à savoir bien ».

Comprenez-vous pourquoi, nous, Belges, nous vous admirons ? Mais notre admiration s'inspire de mobiles plus larges ou plus humains. Votre vie nous offre le spectacle d'un travail ininterrompu et voué à la pensée pure et aux recherches désintéressées. De quelle beauté et de quelle grandeur morales ce spectacle ne s'embellit-il pas et ne s'agrandit-il pas lorsqu'il

se révèle à nous dans sa cruelle réalité, dans une vérité que tous vos intimes connaissent ! Au milieu de quelles difficultés votre vie de savant a-t-elle été vécue ! Permettez-moi de citer ces trois lignes de la préface d'un de vos livres : « Je suis toujours hors d'état de lire et d'écrire ; j'ai dû dicter tout ce volume d'un bout à l'autre, et on a dû me lire tous les textes dont je me suis servi. On comprend aisément que de telles conditions de travail ne laissent pas d'amener certaines difficultés ». Dois-je commenter ? Vous nous parlez de « certaines difficultés » avec une sérénité d'âme que je ne parviendrais à louer pleinement, comme je le désirerais, que si vous ne m'écoutez pas. Vous m'empêcheriez d'achever. Aussi je retourne à votre préface pour y prendre trois lignes encore : « Si je suis venu à bout de ces difficultés, je le dois en première ligne au dévouement des nombreux amis et élèves qui ont bien voulu me faire la lecture à haute voix et me servir de secrétaires ». M'en voudriez-vous si je complétais cette préface et si j'y ajoutais une précision ? Vos amis de Belgique croient connaître un nom à mentionner. C'est le nom de celle qui fut votre associée, dans la plus haute acception du terme, la compagne de toutes vos heures laborieuses, tristes ou sereines. De son côté, me pardonnera-t-elle l'indiscrétion que je vais commettre ? Je l'ai entendue qui se disait heureuse et fière de jouir d'un privilège qui lui était réservé à elle seule, même dans nos temps de féminisme vainqueur : le privilège d'assister à des banquets pour Messieurs seuls dans des congrès ou des réunions de savants. Et, en effet, il y a deux ans, lors de la célébration du 150^e anniversaire de notre Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts, (des témoins de la séance d'aujourd'hui pourraient l'attester), elle était à vos côtés... et elle était seule... parmi 160 Messieurs (des Académiciens) qui dinaient autour d'elle. Sa présence proclamait son dévouement, le dévouement de sa vie entière. Si elle était à vos côtés, je veux

dire si elle était aux honneurs, c'est qu'elle avait été à la tâche. Puisqu'elle a figuré, à titre exceptionnel, dans des agapes académiques, n'est-ce pas justice de lui réserver, à titre exceptionnel, une citation dans un discours de réception académique ? Vous me permettez sans doute, Monsieur Nyrop, de prier respectueusement Madame Nyrop de partager avec vous nos félicitations et notre profonde admiration.

Je ne sors pas de l'examen de vos titres en l'associant à l'hommage qui vous est rendu. Je continue ainsi à vous « recevoir » et je continue encore à vous « recevoir », ou plutôt j'achève de le faire en signalant un dernier titre qui n'offre aucun rapport apparent avec la vie des mots ni la phonétique du français parlé. Et pourtant il est beau, il est grand aussi ! Sans présenter rien de directement littéraire, il rappellerait plutôt l'un de ces coups d'éclat dont vous avez été le narrateur si clair et si documenté dans votre *Histoire de l'épopée française au moyen âge*. Ce titre, c'est que vous avez été l'ami de notre pays, l'un de ses meilleurs amis dans ses jours les plus sombres, et que vous avez osé le dire fièrement. Vous avez fait plus que le dire dans des livres courageux : *France, Guerre et Civilisation, L'arrestation des professeurs belges de l'Université de Gand* (Paul Frédéricq et Henri Pirenne). Vous l'avez montré par des gestes plus courageux encore. Le préfacier de l'un de ces livres écrit : « Son infirmité n'a pu le retenir d'aller faire des conférences à travers tout le Danemark et jusqu'en Suède ». Lorsque l'acte d'agression fut commis envers nous, votre âme en a été blessée au plus profond d'elle-même, et vous avez voulu, suivant vos propres termes, « faire la guerre à la guerre ». En vous exprimant de la sorte, vous vous déclariez un ardent pacifiste. La guerre que vous entendiez faire pour nous, était — je vous cite encore — « la guerre défensive à laquelle certaines nations sont entraînées pour protéger leur territoire et leurs foyers »,

et vous la faisiez, cette guerre, à « la guerre d'agression qui détruit, pille, suce le vaincu jusqu'aux moelles et annexe son pays ». Hautement, vous vous déclariez impartial, mais vous possédiez trop bien le sens des mots, le sens des nuances pour confondre impartialité avec neutralité. Vous n'avez pas cru à cette coupable synonymie, et comme vous portiez en vous une très nette conscience de la moralité publique, vous avez prononcé cette parole qui se classe parmi les plus vertueuses et les plus héroïques que l'écho nous ait envoyées par dessus le cercle de feu où nous étions enfermés : « Qui ne proteste pas est complice ! »

Cette parole, cette noble protestation ne nous a pas autrement surpris. Elle se trouvait en puissance dans votre passé. Elle était le jaillissement naturel de l'esprit d'un homme pour qui la culture n'a rien de l'article d'importation, en qui elle forme un ornement à la fois de l'intelligence et du cœur. Mais si même, avec un passé et une dignité de caractère comme les vôtres, elle était presque dans l'ordre des choses nécessaires, si elle était prévue par tous ceux qui vous connaissaient, elle n'en constituait pas moins l'un des plus précieux et des plus bienfaisants réconforts que leur âme ulcérée pût avoir de l'étranger. Elle nous demeure très chère encore dans les heures toujours inquiètes que nous vivons ; elle nous demeure très chère, malgré nos déceptions. Vous le savez : lorsque notre pays reçut ses premières meurtrissures, lorsque commença l'horrible dévastation dont il se faisait la volontaire et tragique victime, nous ne voyions pas clair dans l'avenir, assurément ; nous ne nous attendions pas surtout à de glorieux lendemains de victoire ; nous n'espérions ni fleurs ni couronnes. Elles sont pourtant venues, les fleurs et les couronnes. On nous les a jetées, en quelle abondance ! vous le savez aussi. Nous les tenons encore dans nos pauvres mains, mais toutes flétries, toutes desséchées. Une consolation nous reste cependant,

toute fraîche dans le cœur : la consolation d'avoir eu raison en résistant et d'avoir, en résistant, agi comme de braves gens. Cette consolation nous reste embellie, fortifiée, éclairée d'un radieux souvenir : le souvenir d'avoir entendu des hommes comme vous déclarer, dans des milieux et dans des instants où il y avait du mérite à le faire, avec l'autorité que donne une grande situation scientifique et morale, déclarer tout haut, très haut, que nous avons eu raison, et que nous avons été de braves gens. Dans notre ingénue fierté de braves gens, nous vous garderons, pour ce noble certificat de probité, une pieuse, une impérissable reconnaissance. Merci à jamais, cher Confrère !

Discours de M. Christophe Nyrop

Madame, Messieurs,

Voulez-vous bien me permettre de commencer par présenter mes remerciements les plus sincères et les plus chaleureux à la nouvelle Académie Royale de Langue et de Littérature françaises. Je la remercie vivement de l'insigne honneur qu'elle m'a fait en m'accueillant dans son sein.

La langue française est une belle et noble dame, qui récompense ses serviteurs d'une manière très généreuse. C'est à son service que j'ai voué mes efforts et c'est à elle que je dois la rare distinction qui m'échoit aujourd'hui.

Déjà au moyen âge, le français était connu et compris, aimé et admiré bien au delà des limites de sa patrie, de l'Islande jusqu'à Constantinople. On vient de rappeler les paroles éloquentes par lesquelles le maître de Dante exprime son admiration pour le français. Je voudrais, à mon tour, citer une déclaration non moins intéressante qui se trouve dans *Konungs-Skuggsjå* « le Miroir des Rois » et qui montre le grand rôle que jouait le français dans les relations internationales d'alors. Dans le texte, qui a été rédigé en Norvège au XIII^e siècle, un père donne à son fils le conseil suivant : « Si tu veux posséder une instruction complète, tu apprendras toutes les langues, mais avant tout le latin et le *velsk* (c'est-à-dire le français), car c'est grâce à ces deux langues qu'on peut faire le plus de progrès. »

Des témoignages nombreux et remarquables attestent en quelle haute estime on tenait cette langue, à la fois pour la culture raffinée dont elle était l'expression et pour ses qualités propres. De tout temps, la langue française a charmé

les étrangers par son harmonie, son élégance, sa parfaite beauté ; elle s'est insinuée au cœur par l'oreille.

Au XVII^e et au XVIII^e siècle, la langue française arrive à son plus haut degré d'expansion et de prestige. Elle devient la langue scientifique internationale, supplantant ainsi, en partie, le latin. Elle devient aussi la langue diplomatique internationale et elle s'emploie généralement dans les notes, les documents et les traités politiques des gouvernements les plus différents. Elle était en même temps regardée comme la langue la plus élégante et la plus aristocratique de l'Europe, et elle se parlait dans presque toutes les cours étrangères.

Encore au début du XIX^e siècle, l'étoile de la langue française est à son zénith, mais elle commence bientôt à décliner. Le Romantisme réveille partout le sentiment national, et ce réveil est accompagné d'une glorification des idiomes nationaux, ce qui amène une réaction contre la suprématie de la langue française. Plusieurs autres raisons d'ordre divers, politique, économique, commercial et militaire, firent que le français perdit peu à peu, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, son empire absolu.

Mais, même si l'usage international de la langue française a été sensiblement limité, même si son importance pratique est devenue moindre, aucun changement ne s'est produit dans les sentiments qu'elle suscite et dans le rôle intellectuel qu'elle joue. Elle est toujours le miroir de l'Europe qui pense. Je félicite la Belgique d'avoir créé une nouvelle Académie, ayant pour but d'étudier et de cultiver la langue française, de travailler à son expansion, à son exaltation et à la permanence de sa gloire.

Monsieur,

Vous avez eu l'exquise bienveillance de vous charger de me souhaiter la bienvenue dans cette auguste enceinte,

et vous avez bien voulu me présenter, moi et mes livres, à cette Académie, à laquelle je suis fier d'appartenir.

Vous avez prononcé en mon honneur un discours de réception, non seulement vivant et éloquent, mais aussi affectueux et cordial; vous avez dit beaucoup de bien de moi et des efforts que j'ai tentés. Tout ce que vous avez dit m'a profondément touché, et je vous en suis on ne peut plus reconnaissant. Pourtant, vous ne m'en voudrez pas si j'ajoute que je suis encore plus touché et plus ému des aimables paroles que vous avez adressées à Madame Nyrop, ma vaillante compagne, sans qui j'aurais été un homme perdu.

Vous vous figurerez facilement la profonde joie ressentie par un étranger qui vient siéger pour la première fois parmi ses confrères belges, et qui est reçu, non seulement comme un collaborateur, mais aussi comme un vieil ami. Vous avez dit de moi que je suis un auteur difficile. Je n'en savais rien, mais puisque vous le dites, cela doit être vrai. J'ai bien peur que vous ne me trouviez aussi un récipiendaire difficile, si je vous dis que parfois j'ai eu peine à me reconnaître dans le portrait que vous avez tracé de moi. Grâce à vos sentiments de collègue, grâce à votre amitié et grâce surtout à votre indulgence, les couleurs de mon portrait sont devenues trop riches et trop vives : votre portrait me montre, non pas tel que je suis, mais tel que j'aurais voulu être. Vous avez su exprimer, bien mieux que je n'aurais pu le faire moi-même, les idées qui m'ont guidé, les espérances qui m'ont soutenu ; vous avez deviné les directives idéales que j'ai essayé de suivre.

Si j'ai réussi, malgré toutes les imperfections de mes efforts, à être quelque peu utile aux études qui nous intéressent tous, je le dois en première ligne à G. PARIS, mon maître inoubliable, mon ami paternel, dont le nom restera toujours vénéré de tous ceux qui l'ont connu.

Je suis très heureux d'ajouter que dans mes souvenirs de

jeunesse figure aussi un nom belge, celui d'Auguste Scheler. Il m'a guidé dans mes premières recherches ; je me suis servi assidûment des textes français médiévaux qu'il a si soigneusement publiés, de son grand dictionnaire étymologique et de son livre sur les transformations des sons latins en français, deux répertoires très pratiques et très utiles. Plus tard, c'est un autre Belge dont je suis tributaire, un Belge dont tous les romanistes admirent la perspicacité et le sens critique, aussi bien que le style élégant et clair. J'ai nommé notre ancien président, mon illustre ami, M. Maurice Wilmotte.

Je voudrais rendre hommage à tous mes autres collègues belges et leur dire toute ma reconnaissance et toute mon admiration ; cependant, notre confrère hollandais, M. Salverda de Grave a déjà, dans une séance de l'année passée, mis en lumière les mérites extraordinaires des romanistes belges, et il l'a fait d'une telle manière qu'il est impossible de mieux dire. Pourtant, je serais le dernier des ingrats si je ne rendais pas publiquement un hommage reconnaissant à l'érudition et à la sagacité de M. Georges Doutrepoint, dont le nom est intimement lié à tant de publications et de recherches intéressantes, concernant surtout la langue et la littérature françaises en Belgique, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, depuis la cour des Ducs de Bourgogne jusqu'à la jeunesse de Verhaeren à Louvain.

J'ai hautement affirmé ma dette envers la Belgique philologique et littéraire ; je regrette que je n'aie pas trouvé le temps de saluer aussi les poètes et les romanciers que l'Europe entière admire et aime.

J'ai hâte de vous dire ma dette envers la Belgique tout entière ; envers votre pays tel qu'il s'est révélé au monde en 1914.

Vous avez bien voulu parler des quelques livres que j'ai publiés pendant la guerre et vous m'en avez remercié. Vous

renversez les rôles ! Je n'en éprouve que davantage le besoin de vous dire à quel point j'ai été sensible à tout ce que vous m'avez dit ; mais, permettez-moi de mon côté d'ajouter que ces quelques livres ne prouvent qu'une seule chose, que j'ai eu le courage de mes opinions, rien que cela. Oui, vous renversez les rôles : c'est nous autres, les neutres, qui remercions la Belgique. Et encore remercier est un mot très faible, trop faible ici. Nous admirons du plus profond de notre cœur le pays qui a donné au monde une leçon unique de patriotisme et d'héroïsme, de vaillance et de loyauté, d'abnégation et d'endurance, une leçon de morale, la morale la plus haute qu'on puisse imaginer.

* * *

J'ai l'honneur de représenter dans notre Académie la Scandinavie ; c'est pourquoi j'ai trouvé naturel d'étudier ce soir un chapitre de la philologie française qui a trait à la Scandinavie.

Je vais examiner le contingent qu'ont apporté les langues scandinaves au vocabulaire français. C'est un tout petit chapitre de la philologie française, mais c'est un chapitre qui, si je ne me trompe, n'est pas tout à fait dénué d'intérêt, et en tout cas c'est un chapitre qui n'a jamais été écrit.

Le nombre des mots d'emprunt français d'origine nordique est assez restreint, ce qui s'explique aisément. Ils se divisent naturellement en deux groupes : le premier comprend les mots introduits par les Vikings en Normandie, il y a plus de mille ans ; le deuxième se compose de mots qui ont été introduits après la période des Vikings, en passant quelquefois par l'allemand.

Au IX^e siècle, les Vikings (1) font irruption en Gaule. Ils

(1) Parmi ces Vikings, les trois nations scandinaves étaient représentées. Pourtant, les Suédois étaient en minorité.

remontent les fleuves de la France occidentale, pillent et rançonnent les pays environnants. Les Carolingiens ne leur opposent qu'une faible résistance, et en l'an 911 Charles le Simple leur abandonne une grande partie de la Neustrie, où ils s'établissent définitivement ; cette nouvelle province reçut le nom de Normandie.

Très peu de femmes ont dû accompagner les Vikings dans leurs courses aventureuses : une fois établis dans leur nouvelle patrie, les colons scandinaves prennent des épouses neustriennes, se font baptiser et adoptent les mœurs et la civilisation de leurs nouveaux compatriotes. Quant à la langue, il est probable que la « lingua dacisca » fut oubliée après deux ou trois générations ; les relations avec la Scandinavie n'étaient pas très suivies, et les fils des Vikings ont dû apprendre de préférence la langue de leurs mères neustriennes. On sait que le Duc Guillaume Longue-Epée (assassiné en 943) savait encore « Daciscæ regionis linguam », mais quand son fils Richard dut apprendre à *daneschier*, il fut envoyé à Bayeux, ville moins accessible aux influences françaises, et dans laquelle on parlait plus ordinairement norrois que roman, tandis que c'était l'inverse à Rouen.

Voici, à l'appui, le passage très intéressant de la Chronique des Ducs de Normandie par Benoît de SAINTE-MORE — C'est le Duc Guillaume qui parle en s'adressant au Comte Botho de Bayeux :

Si a Roem le faz garder
 E norir, gaires longement
 Il ne saura parler neient
 Daneis, kar nul nel i parole.
 Si voil qu'il seit a tele escole
 Ou l'en le sache endoctriner
 Que as Daneis sache parler.
 Ci ne sevent riens fors romanx ;

Mais a Baiues en a lanz
 Qui ne sevent si Daneis non.
 E pur ceo, sire quens Boton,
 Voil que vos l'aiez ensemble od vos.
 De lui enseigner corius,
 Garde e maistre seiez de lui (1).

A ce témoignage, on pourrait en ajouter d'autres, pour montrer que la langue danoise était en usage en Normandie comme langue parlée jusque dans la dernière moitié du X^e siècle ; quelques auteurs ont soutenu qu'elle s'était maintenue jusqu'au commencement du XII^e siècle. C'est là une supposition toute gratuite et qui ne s'appuie sur rien ; il est probable que le danois s'est éteint vers l'an 1000. Comme on pouvait s'y attendre, la langue des Vikings a laissé des traces en français. Les mots d'origine nordique s'observent dans l'ancien dialecte normand et dans le patois normand actuel ; un tout petit nombre de ces mots ont passé dans la langue littéraire commune. Les mots d'origine nordique sont, soit des noms communs, soit des noms propres, des noms de lieux et des noms de personnes. Nous examinerons d'abord les noms communs.

Dans la langue française actuelle, on ne peut signaler que quelques mots isolés dont l'origine scandinave est assurée. Ce sont surtout des termes de marine. Voici les plus importants :

Cingler. La forme médiévale de ce mot est *sigler* qui continue directement l'ancien norrois *sigla* (comp. dan. *sejle*, suédois *segla*, all. *segeln*). Au moyen âge, le mot était souvent renforcé par l'addition pléonastique d'un synonyme d'origine latine : on disait *sigler et nagier*.

Vague représente la transformation française du vnorr.

(1) Chronique des Ducs de Normandie, p. p. F. Michel, tome I, 479-80,

vâgr qui était masculin ; le mot français est devenu féminin, probablement à cause de la terminaison.

Tillac. La formation de ce mot n'est pas claire, mais il paraît hors de doute qu'il dérive du mot norrois *thilja* « planche » (ou « plancher »), qui s'employait surtout en parlant de bois de construction.

Guindas. Le mot apparaît dans la littérature médiévale sous la forme *vindas*, qui, sans doute, représente l'ancien norr. *vindáss*.

Il faut encore citer les mots suivants, dont l'origine scandinave est probable : *agrès*, *bille*, *carlingue*, *hauban*, *hune*, *jaumière*, *ris*. D'autre part, plusieurs mots qu'on cite souvent comme scandinaves sont d'origine saxonne, anglaise ou néerlandaise. Exemples : *Accon*, *bâbord*, *bac*, *matelot* ⁽¹⁾, *quille*, *raban*, *louline*.

Le nombre des mots d'origine scandinave s'augmente notablement si l'on examine les textes médiévaux écrits en Normandie ; on y trouve notamment un certain nombre de termes nautiques qui portent une empreinte nordique évidente. En voici quelques exemples : *Branl*, « proue », vnorr. *brandr*. *Drenc*, « garçon » vnorr. *drengr*. *Tialz*, « tente dressée sur un navire », vnorr. *ljald*. *Esnèque*, « bateau à voile », vnorr. *snekja*. *Escipre*, « équipage » vnorr. *skipari* ou peut-être *skiparar*.

Il ne faut pas oublier que les textes médiévaux ne nous présentent qu'un tout petit choix des mots nordiques adoptés dans le dialecte normand. Nous en avons la preuve dans le patois actuel, qui contient un assez grand nombre de vocables dont l'origine nordique est manifeste et qui, par consé-

(1) J'ai publié sur ce mot très intéressant une étude détaillée dans une revue danoise (*Aarboger for nordisk Oldkyndighed*, 1919, p. 1-34). Une traduction allemande a été publiée dans *Wörter und Sachen*, VII, pp. 81-145, sous le titre de « Ein vermeintliches Wikingerwort ».

quent, doivent remonter au temps des Vikings. Je cite à tout hasard : *Flonde* « carrelet », dan. *flynder*. *Tangue*, « varech », vnorr. *langr*. *Gnaguer*, « mordre » vnorr. *gnaga*. *Hogue*, « hauteur », vnorr. *haugr*. *Tierre*, « lien pour attacher les animaux au pâturage », vnorr. *ljódr*. *Ge(r)notte*, « tubercule de différentes plantes », suéd. *jordnöt*. Ces mots présentent un intérêt tout particulier : ils nous montrent que les mots scandinaves introduits en France par les Vikings ne concernent pas, comme on l'a dit parfois, exclusivement les choses maritimes. En s'établissant dans leur nouvelle patrie, les Vikings, tout en apprenant le français, ont conservé une partie considérable de leur vocabulaire domestique.

Nous passons ensuite aux noms de personnes. Dans ce domaine on peut signaler un certain nombre de noms de famille encore en usage, tels que *Tostain*, *Toutain* (Thorsteinn), *Anquetil* (Asketill), *Burnouf* (Bjornulfr). Il est très intéressant de constater qu'on a conservé en Normandie de vieux noms danois qui figurent dans les inscriptions runiques et dans les chansons populaires médiévales et qui sont inconnus au danois de nos jours ; je cite comme exemples : *Escamel* (Skammel). *Tocque* (Tôki). Beaucoup de noms de personnes ont aussi été conservés dans les noms de lieux et on constate dans ces noms le même fait curieux que nous venons de mentionner : l'onomastique normande conserve des noms danois qui ne s'emploient plus en Danemark.

Comme exemples de noms de lieux normands où entre un nom de personne danois, nous citerons : *Acqueville* (Aki), *Beuzeville* (Bosi), *Calleville* (Karli), *Carville* (Kari), *Trouville* (Thorold), *Tocqueville* (Tôki).

Les exemples cités nous montrent la composition d'un nom propre nordique avec une terminaison romane ; à côté de *-ville*, on trouve aussi *-court* et *-mesnil*. Mais dans un très grand nombre de cas, la terminaison du nom de lieu normand

est d'origine scandinave. On a pu revendiquer comme danoises les terminaisons *-gard*, *-holm*, *-torp*, *-lol*, *-luit*. Exemples : *Lingard* (Lindegård), *Calteholm* (Katholm), *Yvetol* (Evetoft, en Scanie Yvetofta).

Rappelons pour finir que beaucoup de noms de lieux normands sont primitivement des noms communs ; c'est pourquoi ils sont accompagnés très souvent de l'article défini : *Le Hom*, *Le Houleme*, *Le Houmel*, *Le Torp*, *Le Tourp*, *La Londe*, *Les Londes*, *Londel*, *Londette*, *Londin*. Dans ces noms, on retrouve les mots scandinaves *holm* « colline », « îlot », *torp* « village », *lund* « bosquet ».

Je n'ai cité qu'un tout petit nombre de noms de lieux normands d'origine scandinave. Il serait très facile d'en augmenter le nombre ; mais les faits que nous avons cités suffisent pour faire comprendre à quel point un touriste danois en Normandie se sent en pays de connaissance. Il y retrouve non seulement une nature qui lui rappelle celle du Danemark, mais un grand nombre des lieux qu'il visite portent des noms dont il reconnaît immédiatement l'empreinte scandinave. Ces noms sont comme un écho familier de la patrie lointaine, et il est ému de retrouver dans un pays étranger tant de souvenirs précieux et intéressants de ses ancêtres, les premiers possesseurs du pays.

Après le temps des Vikings, le nombre des mots scandinaves passés en français est excessivement restreint, ce qui s'explique très facilement.

Les mots d'emprunt sont toujours le résultat de l'influence d'une civilisation étrangère supérieure. Or c'était la civilisation française du moyen âge, comme celle du grand siècle, qui était généralement admirée et imitée dans le reste de l'Europe, et c'est pourquoi on trouve dans la plupart des langues européennes, depuis l'islandais jusqu'au sicilien, un si grand nombre de mots d'emprunt français. Pour nous en tenir à

la langue danoise, tout notre vocabulaire concernant le théâtre, l'armée, l'art culinaire, l'administration et le gouvernement est saturé de vocables français.

Mais la civilisation des pays nordiques n'a eu qu'un très faible ascendant sur la France. Jusqu'aux temps modernes on les ignorait complètement, et ce n'est que vers la fin du siècle dernier que les Français ont commencé à s'intéresser à ce qui se passait chez nous, à notre littérature et à notre art, à notre science et à nos expériences pratiques d'agriculture, à nos sociétés coopératives, à nos « écoles populaires supérieures », etc.

Nous allons maintenant passer en revue les quelques mots adoptés en français et auxquels on peut attribuer une origine scandinave.

Rappelons tout d'abord que le nom même du pays des Danois a passé en français sous une forme estropiée et avec un sens tout changé : de nom propre géographique, il est devenu nom commun. Dans le français du XV^e siècle on trouve le mot *anemarche* (parfois aussi *allemarche*) employé au sens de « bois » et tout spécialement « bois de Danemark ». On lit souvent dans les comptes et les inventaires du XV^e siècle *un coffre d'anemarche, une aisselle d'anemarche, une table d'anemarche*, etc. (1).

Cet emploi du mot provient tout naturellement des rapports commerciaux d'alors entre la France et le Danemark ; ce dernier pays était autrefois couvert de forêts de chênes, qui fournissaient du bois de charpente, dont une grande partie a dû se vendre à l'étranger. Quant à la forme du mot, elle s'explique facilement : le *d* initial a été pris pour la préposition *de*. Comme on avait *Angleterre* à côté de *d'Angleterre*, on a créé *Anemarche* à côté de *Danemarche* (fautivement compris comme *d'Anemarche*).

(1) Voir Godfrey, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*.

Une telle aphérèse a aussi frappé le nom latin *Dacia* au midi de la France. Dans des textes provençaux du XIV^e siècle, on trouve *lo rey d'Assia* pour *lo rey de Dacia*. Une telle méprise est un phénomène linguistique assez général ; il s'observe surtout avec une *l* initiale, souvent confondue avec l'article : on a ainsi *azur* pour *lazor*, etc. (1).

On peut diviser les mots d'emprunts scandinaves en plusieurs petits groupes selon qu'ils se rapportent à la nature des pays scandinaves ou à la vie intellectuelle et sportive qui s'y développe.

Pour la faune nordique, cinq noms d'animaux sont passés en français : *helle*, *renne*, *narval*, *eider* et *harfang*.

De ces mots, *helle* n'existe plus en français ; il a été remplacé par *élan*, emprunté à l'allemand *elen* (conservé dans *elentier*), qui est probablement d'origine lithuanienne.

Helle est propre au vieux français. Il se trouve pour la première fois dans *Sone de Nansai*, roman d'aventure du XIII^e siècle (2). Une partie du poème se passe en Norvège et nous donne de ce pays une description pleine de détails intéressants, qui se présentent parfois sous une apparence fantastique. L'auteur inconnu nous parle de différents animaux qu'il a eu l'occasion d'observer aux environs d'un monastère. Il décrit d'abord l'élan :

Biestes truevent s(i) ont non helcs,
 Et si vous di qu'elles sont teles,
 Con vous ores ja deviser
 On ne puet si grandes trouver
 De haut, mais si tres haingres sont
 Que corsage trop petit ont,
 Aësmer ne sai ne prisier
 Sanlant fors a cameus coursier
 Ne plus priès aësmer nes sai.

(1) Voir notre Grammaire historique de la langue française, 1^{er}, § 339, Rem.

(2) *Sone von Nansay*. Herausgegeben von Moritz Goldschmidt, Tübingen, 1899.

L'auteur du poème a été en Norvège ⁽¹⁾ ; c'est pourquoi il me paraît hors de doute que le mot *helle*, qui intriguait Godefroy, est une déformation du norvégien *ely*, mot resté en usage jusqu'à nos jours.

Un autre exemple de *helle* nous est fourni par les mémoires de Ph. de Commines. En nous parlant de tous les animaux étranges que Louis XI faisait acheter, le chroniqueur raconte : « Au pais de Danemarche et de Suevie, envoya querir deux sortes de bestes : les unes s'appeloient helles, et sont de corsage de cerfz, grans comme buffles, les cornes courtes et grosses : les autres s'appeloient rangiers, que sont de corsaige et de couleur de dain, sauf qu'elles ont les cornes beaucoup plus grandes : car j'ay veu rangier porter cinquante quatre cors ».

Il faut remarquer que l'élan n'a vécu au Danemark qu'aux temps préhistoriques, mais les animaux achetés en Norvège ou en Suède ont sans doute été envoyés en France par le Danemark.

Quant au *rangier*, la description si minutieuse que nous donne Ph. de Commines permet de constater qu'il s'agit de l'animal appelé maintenant *renne*. *Rangier* est probablement une altération du bas-allemand *rendier* (comp. haut-allemand *renntier*) emprunté aux langues scandinaves, dans *rensdyr*. Le mot *rangier* disparaît avec le moyen âge — au moins au sens propre — car il vit toujours dans le langage héraldique. Il fut remplacé par *renne*, dont le plus ancien exemple remonte au XVI^e siècle (voir Dictionnaire général) ; ce mot correspond au scandinave *ren* ; il se peut pourtant que le mot ne représente pas un emprunt direct, et qu'il ait passé par l'allemand.

Au XVII^e siècle apparaît le nom d'un grand cétacé, *narval*, qui reproduit très exactement le vieux mot scandinave

(1) Voir mon article *Sone de Nansai et la Norvège* (*Romania*, 1906, p. 555-69). Comp. Ch.-V. Langlois, *La vie en France au moyen âge*. Paris, 1924. P. 286-319.

narhval (vnorr. *náhvalr*). Ce mot s'explique comme un composé de *nár*, cadavre, avec *hvalr*, baleine ; des superstitions lugubres se rattachaient au *narval*, dont la chair noire et blanche présentait un aspect cadavérique.

Au XVIII^e siècle se montre le mot *eider*. Selon le Dictionnaire général, il est emprunté au suédois, ce qui me paraît peu vraisemblable, vu que ledit oiseau vit très peu en Suède. Le mot doit être un emprunt, soit au danois, soit au norvégien ; il est aussi possible qu'il ait passé par l'allemand.

Eider se retrouve dans *édredon*, primitivement *éderdon*. Ce mot désigne d'abord le duvet que fournit l'eider, ensuite le couvre-pied fait avec ce duvet. Selon le Dictionnaire général et Littré, il est emprunté au suédois *eiderdun*. J'en doute. Puisque une très grande partie du duvet en question provient de Groenland et que ce duvet passe nécessairement par le Danemark, le point de départ du mot français *édredon* est probablement à chercher dans le danois *edderdun*.

Au XVIII^e siècle apparaît également *harfang*, qui désigne une grande chouette blanche des régions boréales. La forme suédoise est *harfång*, mot très pittoresque qui désigne la chouette en question comme chasseur de lièvre.

Après avoir examiné ces quelques mots représentant la faune scandinave, nous passons à la flore ; ici la moisson est très pauvre, elle se borne au seul mot *rutabaga*. C'est, comme vous le savez, une sorte de navet, cultivé d'abord principalement en Suède, et le nom suédois l'a accompagné dans ses pérégrinations. *Rutabaga* reproduit *rotabagge*, mot appartenant au dialecte de la Gothie occidentale, et qui paraît composé de *rola*, racine, et *bagge*, tubercule.

Au XIX^e siècle apparaissent quelques mots qui attestent une connaissance plus étendue de la nature, de la vie et de la littérature scandinaves. Je citerai *geyser* « source d'eau chaude », qui est un mot islandais, et *iceberg* « masse de glace

flottante » composé de *ice* (= *is*), glace, et *berg*, montagne.

D'adoption plus récente est *fiord* : ce mot désigne les golfes étroits et profonds de la Norvège et du Danemark. Pour expliquer l'introduction du mot en français, il faut se rappeler que beaucoup de drames d'Ibsen et des romans de Bjoernson, de Lie et de Kielland se passent dans *en liten fiordby* « une petite ville située au bord d'un fiord ». Le tourisme a également dû contribuer à mettre les fiords norvégiens à la mode.

Avant de quitter la nature des pays scandinaves, je rappellerai le mot *nickel* qui, de nos jours, peut se regarder comme un mot international. Il est d'origine allemande, mais c'est en Suède qu'il a reçu son sens actuel. *Nickel* est une abréviation de *Nicolaus*, dont on se servait en Allemagne ; elle désignait une sorte de démon taquin, un esprit follet. Les mineurs allemands désignaient aussi par ce nom une espèce de minerai, duquel on essayait vainement d'extraire du cuivre ; ils croyaient que c'était le lutin qui les empêchait d'exécuter cette opération, et il se vengèrent en donnant au minerai un nom maudit (comp. un emploi analogue du mot all. *kobalt*). Ce n'est qu'en 1751 que le minéralogiste suédois Cronstedt réussit à extraire du minerai un métal particulier, et à ce nouveau métal il conserva le nom allemand en lui ôtant ce qu'il contenait de lugubre et d'injurieux.

Passons ensuite aux mots qui concernent la vie intellectuelle. Ce sont les recherches scientifiques comparatives des langues et des littératures des différentes nations, abordées au commencement du XIX^e siècle, qui ont les premières appelé l'attention du reste de l'Europe sur la civilisation nordique. Les quelques mots dont il s'agit sont *rune*, *saga*, *edda*, *scalde* et *viking*. Ils n'appartiennent pas au vocabulaire dont se sert tout le monde ; ce sont des termes techniques, dont il est impossible de se passer quand il s'agit d'étudier et d'expliquer la littérature et l'histoire norroises.

Par *rune*, on désigne les caractères dont se compose le plus vieil alphabet scandinave et germanique. Les inscriptions runiques, si intéressantes pour la linguistique et l'histoire, se trouvent surtout en Scandinavie. Le sens primitif du mot *rune* paraît être « mystère », « secret », d'où « signe magique », et enfin « lettre », « caractère ».

Saga est un vieux mot norrois qui désigne les récits historiques ou légendaires rédigés en Islande ou en Norvège, surtout au XII^e siècle ; la forme *saga* n'est pas moderne, elle est empruntée directement à la langue médiévale. Le sens primitif de *saga* (comp. vnorr. *segga*, et dan. *sige*) est « récit oral ».

Edda sert de nom à deux recueils poétiques contenant d'anciennes traditions légendaires et mythologiques. L'origine du mot est peu claire, on ne connaît pas non plus son sens primitif. En tout cas, il ne signifie pas comme on l'a cru longtemps « grand'mère » ; il vaut mieux traduire « art poétique ».

Scalde est le mot par lequel on désignait l'ancien poète scandinave. Il est emprunté au vnorr. *skald*, dont l'origine est inconnue.

Nous citerons pour finir le mot *viking* ; il a été repris à la langue médiévale. La vieille forme norroise est *vikingr*, dont l'étymologie est douteuse. Autrefois, on aimait à expliquer *viking* comme « roi de mer ». Cette explication repose sur une analyse fautive du mot, une sorte d'étymologie populaire. Il ne faut pas diviser le mot en *vi-king*, mais en *vik-ing* ; c'est probablement un dérivé de *vik* « anse ou crique », mais il est impossible de préciser le sens primitif et étymologique du mot.

A propos de ces vieux mots norrois, rappelons aussi *wal-kyrie*, dont l'introduction en français est toute récente, probablement due au drame musical de Wagner, « Die Walküre ».

Ainsi le mot a certainement passé par l'Allemagne (ce qu'indique aussi la graphie avec un *w*) ; mais il est sans aucun doute d'origine scandinave : l'ancien norrois *valkyrja* désignait la déesse qui avant la bataille choisit parmi les héros ceux qui doivent succomber.

Nous terminerons ce relevé sommaire des éléments nordiques de la langue française en citant deux mots de sens très différent. Ils nous montrent deux côtés de l'activité et de la vie scandinaves qui ont attiré l'attention de l'Europe : il s'agit de *kjoekkenmoedding* et de *ski*.

Le premier de ces mots est danois et il se traduirait directement en français par « détritrus de cuisine ». Il figure dans la science archéologique comme terme technique et désigne les amas de débris et ustensiles de cuisine des peuples de l'âge de la pierre. Ces amas, dont l'existence a été signalée d'abord au Danemark, ont pris dans plusieurs langues le nom que leur avaient donné les archéologues danois. Je me rappelle avoir trouvé dans des livres scientifiques espagnols la forme monstrueuse *los kiokenmodingos*. Il faut ajouter que ce mot, qui a eu un si gros succès hors des limites de sa patrie, n'est plus employé par les archéologues danois.

La dernière acquisition scandinave du français est *ski*, sorte de longs patins en bois employés pour glisser sur la neige, d'où *skieur* et *skieuse*. Ce mot, plein du scintillement de la neige sous un ciel clair et de la joie de vivre, a été importé en France avec la chose ; les skieurs de Norvège ont appris leur sport à beaucoup de montagnards français. Ils ont même étendu leur influence jusqu'en Italie, et les Italiens parlent actuellement de *schiaggio*, *schiaggiare*, *schiaggiatore* (1).

(1) Je cite en note le mot mystérieux *skielke* donné par Larousse au sens de petit traîneau dont on se sert sur les pentes glacées, et que l'on gouverne à l'aide d'une perche. Le traîneau en question s'appelle *kjelke*, en français « luge ».

Rappelons en dernier lieu un mot français tout récent, auquel on a voulu attribuer une origine scandinave ; c'est *gosse*. En suédois, un petit garçon s'appelle *gosse*, et il faut avouer que la conformité des deux mots est surprenante. Mais on sait qu'il faut toujours se méfier de la conformité des mots dans des langues non apparentées ; ce sont presque toujours des feux follets qui égarent les chercheurs. Il n'y a entre le mot français et le mot suédois aucun rapport, malgré leur parfaite ressemblance de forme et de sens : le mot français *gosse* (auquel se rattache *gosselin*) est un mot tout moderne ; il ne vient pas du Nord, mais du Midi, et il appartient primitivement au vocabulaire argotique, dont une grande partie est d'origine méridionale ; le français *gosse* correspond au prov. *gous* (comp. béarn. *gos*) (1).

Jusqu'à présent nous ne nous sommes occupés que de la langue ; mais on pourrait se demander si les quelques vocables que nous avons étudiés au commencement de ce discours sont les seuls restes de l'invasion des Vikings. Il faut examiner si la mentalité des Normands ne présente pas des particularités qu'une origine scandinave pourrait seule expliquer. C'est là une question des plus délicates et des plus difficiles ; nous allons essayer d'y répondre, mais notre réponse ne sera forcément qu'une esquisse.

On peut dire que sans aucun doute les Normands sont une race très bien douée ; le mélange de sang qui a eu lieu après l'établissement des Vikings en Neustrie, a été on ne peut plus heureux et riche de conséquences.

On peut également dire que les habitants de la Normandie ont un caractère, un naturel qui les distingue d'une manière très nette des habitants des autres provinces françaises ;

(1) Voir Ivan Pauli, « *Enfant* », « *garçon* », « *filie* » dans les langues romanes, Lund, 1919, p. 304, ss.

relevons par exemple qu'ils n'ont ni la sentimentalité des Bretons, ni l'exubérance des Provençaux.

Les Vikings étaient ce qu'on appellerait maintenant des pirates. Pourtant, il ne faut pas l'oublier, ces pirates, tout barbares qu'ils étaient, possédaient beaucoup de qualités de grande valeur : ils étaient doués d'un cœur viril et d'une volonté héroïque ; ils étaient courageux et hardis au plus haut degré ; ils avaient l'esprit politique, économique et organisateur.

Malgré leur romanisation, qui a dû s'effectuer assez vite, les colons normands gardent pendant très longtemps et, si je ne me trompe, jusqu'à nos jours, l'empreinte manifeste de leur origine. Le sang des Vikings bouillonne toujours dans leurs veines et les pousse durant tout le moyen âge à des expéditions hardies et lointaines, à des entreprises aventureuses.

C'est en 911 que Charles le Simple cède la Normandie à Rollon ⁽¹⁾ comme fief héréditaire et, à peine cent ans après, les Normands partent pour la conquête de la Sicile et du Sud de l'Italie ; ils y fondent des royaumes où se développe une riche civilisation. En 1066, le duc de Normandie, Guillaume le Bâtard, nommé plus tard le Conquérant, fait invasion en Angleterre, vainc le roi Harold à Hastings et se rend maître du pays : pendant des siècles, l'Angleterre a été comme une sorte de province française.

Les Normands jouent aussi un rôle important dans les Croisades. Il suffit de rappeler qu'au moins trois des héros

(1) Son nom nordique est Rolf. On a beaucoup discuté la nationalité du premier duc de Normandie ; les uns ont soutenu qu'il était Norvégien, les autres qu'il était Danois. Un excellent philologue suédois, M. Emmanuel Walberg, professeur à l'Université de Lund, vient de démontrer d'une manière irréfutable qu'il était d'origine danoise. Son article, intitulé « *Sur l'Origine de Rollon* », a été imprimé dans « *Congrès du Millénaire de la Normandie*, Rouen, 1911.

de la première Croisade sont Normands : Robert Courteheuse, Tancrede, Bohémond.

En 1402, Jean de Béthencourt fait la conquête des Iles Canaries, qu'il christianise et dont la ville principale porte son nom, transformé en Santa Maria de Betencuria (île de Fuerte Ventura).

Nous savons aussi que les marins normands, surtout ceux de Dieppe, entreprirent des excursions hardies le long de la côte ouest de l'Afrique, et qu'ils se hasardèrent après Cabral jusqu'au Brésil, où ils commencèrent à faire du commerce. Il faut ici rappeler surtout les noms de Jean Parmentier et de Jean Ango, au nom scandinave. Ce dernier était un vrai roi de mer dans le genre des chefs des Vikings : pour venger la capture d'un de ses navires, il déclara la guerre au Portugal et bloqua Lisbonne avec une flotte équipée à ses frais.

Ajoutons enfin que les Normands ont essayé de fonder des colonies au Brésil et en Floride, sans y réussir, du reste ; en revanche, Samuel Champlain jeta en 1608 les fondements de Québec, l'ancienne capitale du Canada et le grand voyageur Cavalier de la Salle explora la Louisiane et le cours du Mississippi ; il fit aussi la conquête de vastes territoires américains.

Si maintenant nous passons à la vie intellectuelle, il faut avant tout signaler le caractère éminemment épique des commencements de la littérature normande.

Il suffit de rappeler ici un seul nom, celui de Wace, ce bon chanoine, et sa grande épopée, « le Roman de Rou ».

Nous ajoutons aussi que la Normandie a donné à la France un nombre extraordinaire d'hommes éminents dans toutes les branches de la littérature, des arts et des sciences. Citons à tout hasard Alain Chartier, Olivier Basselin, Jean le Houx, Malherbe, Pierre Corneille, M^{lle} de Seudéry, Saint-Evremond, Fontenelle, Bernadin de Saint-Pierre, Armand Carrel, Gustave

Flaubert, Guy de Maupassant, Octave Mirbeau, Henri de Regnier ; pour les arts, Poussin, Géricault et Millet ; pour la musique, Auber et Boïeldieu ; pour les sciences historiques, Eugène Burnouf, Léopold de Lisle et Albert Sorel ; il ne faut pas oublier non plus Salomon de Caus, Leverrier et Laplace.

On a essayé de découvrir dans la mentalité de ces Normands, auteurs, artistes et savants, certains traits caractéristiques qui paraissent s'accorder d'une manière toute particulière avec la mentalité nordique. Ce sont là de ces examens délicats et difficiles, dont les résultats restent toujours très hypothétiques.

Cependant, il est possible d'indiquer, dans le caractère des Normands, plusieurs particularités qui, selon toute probabilité, sont dues au sang nordique. Le « blason populaire » nous montre le Normand comme très âpre au gain, très entendu aux affaires, ainsi que l'étaient certainement les Vikings ; selon les dictons populaires, les Normands ne sont pas seulement des légistes acharnés et subtils, mais aussi des chicaniers et des avocassiers, tout comme les Islandais du moyen âge. Les Normands sont rassis, clairs et précis avec un penchant marqué pour ce qui est majestueux, solennel et bien ordonné, pour l'admirable, pour le sublime. Ce sont là des qualités qu'on retrouve dans les héros et les héroïnes des anciennes sagas et des drames de Corneille.

Un érudit normand, M. Virgile Pinot, a publié, il y a une quinzaine d'années, un article intitulé : « Le Viking Maupassant ». Tout d'abord, on s'étonne de voir Guy de Maupassant taxé de Viking ; mais M. Pinot, il faut bien l'avouer, défend sa thèse avec beaucoup d'habileté et il finit par convaincre le lecteur.

Guy de Maupassant est Viking, d'abord parce qu'il aime la force, la force physique ; il est fier de sa carrure et de sa forte musculature. Ensuite parce qu'il aime la mer ; il ne

l'aime ni en poète, pour les sentiments qu'elle évoque, ni en philosophe, pour les méditations qu'elle suggère. Il l'aime en marin ; elle lui est indispensable pour vivre. En dernier lieu, parce qu'il avait, à un très haut degré, l'humeur voyageuse, l'amour du vagabondage et de l'imprévu, le désir de l'aventure.

Ce sont là des traits de caractère que Guy de Maupassant, en sa qualité de Normand, tient directement de ses ancêtres, les Vikings.

Je termine cet exposé sommaire des éléments nordiques qu'on rencontre en France, et particulièrement en Normandie. Avant de m'arrêter, je voudrais en appeler à votre aimable bienveillance. J'ai étudié devant vous un sujet surtout philologique, et pourtant je me rappelle fort bien que dans cette salle même on a dit que philologie rime avec pédanterie. Je sais bien que ces sortes de rimes peuvent être néfastes ; mais j'ai bravé le danger et je compte sur votre indulgence.

FONDATIIONS ET CONCOURS

FONDATIIONS

Prix Ernest Bouvier-Parvillez

Un prix de *douze cents francs* sera décerné, tous les quatre ans, *au littérateur belge de langue française et de fortune modeste dont les œuvres publiées attesteront une activité littéraire prolongée.*

Les académiciens seront exclus du concours.

Pour autant que la chose sera possible, un membre désigné parmi les héritiers les plus rapprochés de feu Ernest Bouvier-Parvillez, figurera dans le jury.

Le prix pour la période 1921-24 sera décerné en 1925.

Prix Auguste Beernaert

Prix biennal de *mille francs*, à attribuer, par un jury de cinq membres, à la suite d'un concours ouvert deux années d'avance, à l'auteur belge ou naturalisé qui aura produit l'œuvre la plus remarquable, sans distinction de genre ou de sujet.

Le jury comprend trois membres de l'Académie, et deux professeurs d'histoire de la littérature française.

Les deux professeurs d'histoire de la littérature sont, chaque fois, un professeur d'une université de l'Etat et un professeur d'une université libre à désigner par les facultés compétentes.

Les auteurs sont invités à faire parvenir leurs œuvres à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

Les manuscrits peuvent être signés ou rester anonymes. Dans ce dernier cas, l'auteur devra y joindre un pli cacheté, renfermant son nom et son adresse. Il est défendu de faire usage d'un pseudonyme.

Le prix remporté par un travail manuscrit ne sera délivré que contre la présentation du premier exemplaire imprimé. Les autres manuscrits seront rendus aux auteurs qui les réclameraient.

Le prix pour la période 1923-24 sera décerné en 1925.

Prix de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques

Au mois de mars 1921, le Comité de la *Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques* de Paris, voulant manifester sa sympathie à l'*Académie royale de Langue et de Littérature françaises*, décidait de mettre à la disposition de celle-ci un prix biennal de 5.000 francs destiné à une œuvre théâtrale écrite en langue française par un auteur belge.

Le prix est attribué à une œuvre écrite en langue française, par un auteur belge, et représentée soit en Belgique, soit à l'étranger, soit par une troupe régulière, soit par une société dramatique, entre le 1^{er} janvier de la première année et le 31 décembre de l'année suivante. Il ne pourra être attribué à un membre de l'Académie.

L'Académie constitue un jury de cinq membres choisis dans son sein. Les manuscrits soumis aux concours devront parvenir au Secrétariat de l'Académie avant cette date. Le jury pourra porter son choix sur un ouvrage que l'auteur ne lui aurait pas soumis, mais pour participer aux concours, les ouvrages représentés à l'étranger devront être communiqués par leurs auteurs, soit imprimés, soit en manuscrit.

Le prix a été décerné pour la première fois en 1922.

Il sera décerné pour la troisième fois en 1925.

Prix Auguste Michot

Le Comité du « Souvenir Auguste Michot » a mis à la disposition de l'*Académie Royale de Langue et de Littérature françaises* un capital de dix mille francs souscrit par les amis, les anciens élèves et les admirateurs d'Auguste Michot, capital dont les intérêts seront consacrés tous les deux ans à un prix qui portera le nom de « Prix Auguste Michot » et sera destiné à récompenser une œuvre littéraire, en prose ou en vers, d'auteur belge, consacrée à célébrer les beautés de la terre de Flandre.

Cette donation a été acceptée, au nom de l'*Académie*, par arrêté royal de 21 juin 1922.

Le prix sera décerné tous les deux ans à l'auteur du meilleur ouvrage original, imprimé ou manuscrit, en prose ou en vers, célébrant la beauté de la terre de Flandre.

Pour chaque période seront admis à concourir :

1^o Les travaux manuscrits adressés à M. le Secrétaire perpétuel de l'*Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, au Palais des Académies, à Bruxelles, avant le 1^{er} janvier de la période suivante du concours ;

2^o Les ouvrages imprimés qui auraient été publiés pendant les deux années précédant la clôture de la période du concours.

Les travaux manuscrits pourront être signés. Dans le cas où le ou les auteurs désireraient conserver l'anonymat, ils seront tenus d'inscrire une devise sur leur mémoire, devise qui devra être reproduite sur l'enveloppe d'un billet cacheté, faisant connaître leurs nom et domicile.

Le prix ne pourra en aucun cas être divisé.

L'Académie nommera, pour juger ce concours, une Commission de trois membres ; cette Commission adressera un rapport à l'Académie à la séance du mois de juin qui suivra la clôture de la période.

Dans le cas où le concours demeurerait sans résultat, l'Académie pourra à doubler le prix de la période suivante, ou augmenter le capital.

Le prix sera décerné en 1926, pour la période 1924-25.

Prix Eugène Schmits

M. Eugène Schmits, homme de lettres à Bruxelles, a fait don à l'Académie d'un capital de 4.000 francs en rente belge 5 pour cent, pour fonder un prix triennal destiné au meilleur recueil de poèmes ou de morceaux en prose, inédits, tendant au perfectionnement moral du lecteur.

Ce don a été accepté, pour l'Académie, par arrêté royal du 17 septembre 1923.

Le jury est composé de trois membres de l'Académie qui seront désignés par celle-ci.

La première période du concours s'est ouverte le 1^{er} janvier 1922. Elle a été close le 31 décembre 1924.

Pour chaque période seront admis à concourir :

1^o Les travaux manuscrits adressés à M. le Secrétaire perpétuel de l'*Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, au Palais des Académies, à Bruxelles, avant le 1^{er} janvier de la période suivante ;

2° Les ouvrages imprimés qui auraient été publiés pendant les trois années précédant la clôture de la période du concours.

Les travaux manuscrits pourront être signés. Dans le cas où le ou les auteurs désireraient conserver l'anonymat, ils seront tenus d'inscrire une devise sur leur envoi, devise qui devra être reproduite sur l'enveloppe d'un billet cacheté, indiquant leurs nom et domicile.

Le prix ne pourra en aucun cas être divisé.

Dans le cas où le concours demeurerait sans résultat, l'Académie pourra ou doubler le prix de la période suivante, ou augmenter le capital.

CONCOURS

1926

L'Académie a mis au concours les deux questions suivantes :

- I. Étudier les influences des arts plastiques sur la littérature de langue française en Belgique au cours des cinquante dernières années.
- II. Étudier la langue d'un auteur du moyen-âge.

Les manuscrits devront parvenir au Secrétariat, Palais des Académies, avant le 1^{er} janvier 1926. Ils porteront une devise reproduite sur une enveloppe cachetée renfermant le nom de l'auteur.

1927

En sa séance du 14 février, l'Académie a décidé de mettre au concours pour l'année 1927, à l'occasion du centenaire de la naissance de Charles De Coster :

- 1° une étude critique sur Charles De Coster ;
- 2° une étude littéraire destinée à faire connaître dans le grand public la vie et l'œuvre de De Coster.

Les travaux soumis aux concours devront parvenir au Secrétariat avant le 1^{er} janvier 1927.

Pour l'année 1927 également, l'Académie demande une bibliographie raisonnée des œuvres littéraires d'auteurs belges, en langue française, depuis 1870.

Les travaux devront parvenir au secrétariat avant le 1^{er} juillet 1927.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Réga, 14, Louvain.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
Gustave CHARLIER, boulevard Militaire, 44, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 111, avenue de Paris, Rueil (Seine et Oise) France.
Georges EEKHOUD, rue du Progrès, 407, Bruxelles.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa « les Abeilles », Les Baumettes, Nice.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 109, Rueil (S. et O.).
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 29, rue de l'Orge, Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers :

- MM. Gabriele d'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
M^{me} DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.
Brand WHITLOCK.
-

PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE

Charles Van Lerberghe. — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par M. Jules FELLER.

La Langue scientifique en Belgique, par M. Albert COUNSON.

Le Premier Tartuffe, par M. Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par M. Albert COUNSON.

Michel Ange, par M. Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par M. Hubert KRAINS.

Qu'est-ce que la civilisation ? par M. Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par M. Gustave CHARLIER.

Les Sources de Bug Jargal, par M. Servais ETIENNE

Ronsard et la Belgique, par M. Gustave CHARLIER.
